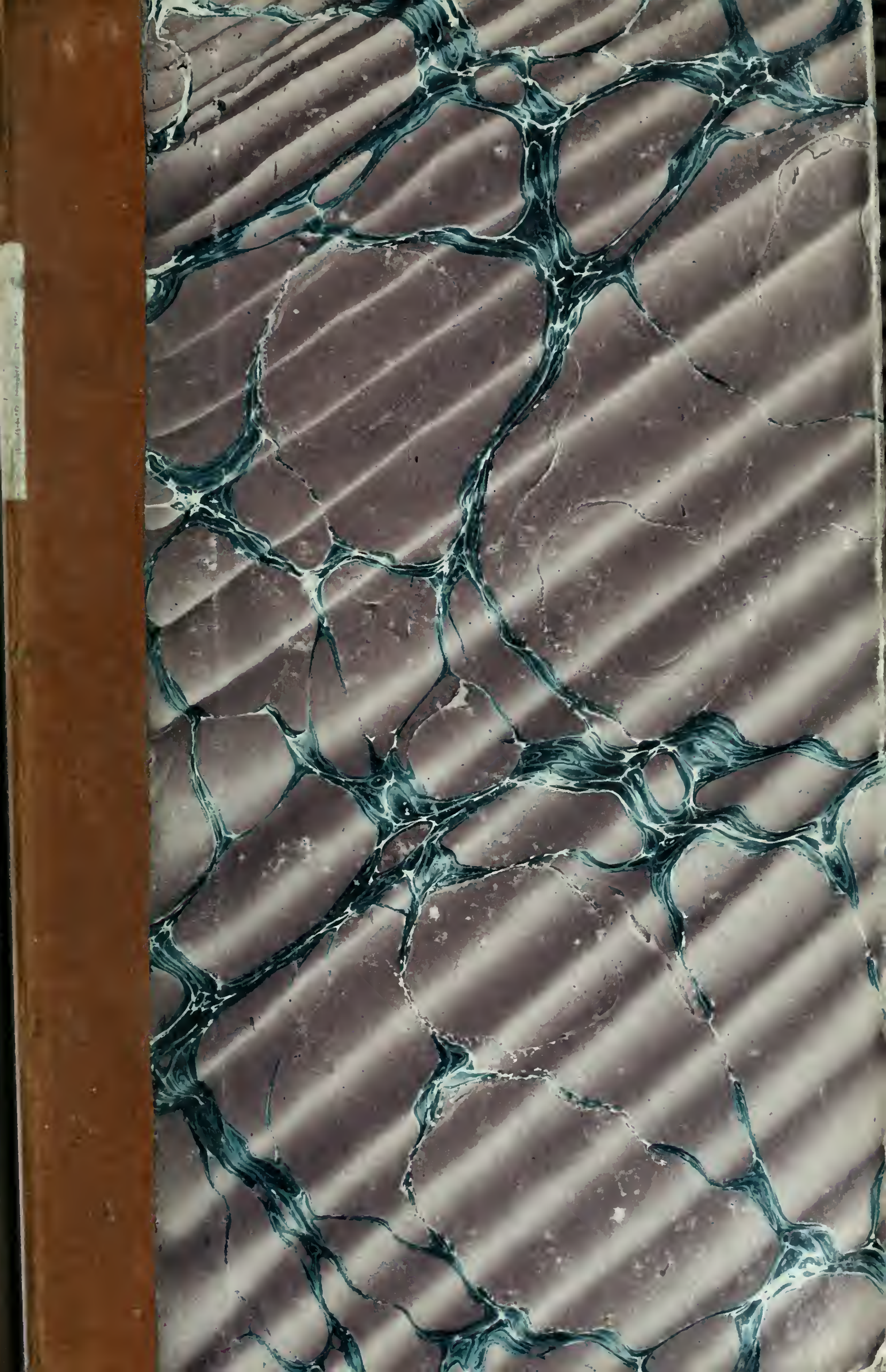


LE

MALHEUR DU RICHE

ET LE

BONHEUR DU PAUVRE.

LE

MALHEUR

DU RICHE

ET LE

BONHEUR DU PAUVRE,

ROMAN DE MOEURS,

DE

M. CASIMIR BONJOUR.



PARIS,

LIBRAIRIE DE DUMONT,

PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1836.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ.

I

PROLOGUE QU'IL FAUT LIRE.

Dans une de ces *maisons de plaisance* qu'on appelle encore *châteaux*, mais qui ont remplacé les tourelles du moyen-âge par le *confortable* de la civilisation moderne, se trouvait réunie, l'été dernier, une société

bigarrée comme elles le sont aujourd'hui. Toutes les *opinions*, tous les intérêts, toutes les professions, y étaient représentés.

Sur le premier plan, et parmi les plus spirituels causeurs, on distinguait un *Industriel*, un *Marquis* et un ancien *Élève de l'École polytechnique*. Le marquis blâmait avec feu le morcellement des propriétés; l'ingénieur et le commerçant soutenaient la thèse contraire. Une discussion vive s'établit sur ce terrain, et, d'attaqués qu'ils étaient, bientôt les deux derniers devinrent agresseurs.

« Ne me parlez pas des bienfaits du code,
» disait le jeune mathématicien! Il a pallié
» le mal, il a calmé l'indignation qui aurait
» fait appliquer le remède. C'est à lui que
» nous sommes redevables du scandale qui
» partout afflige nos regards. Eh quoi! sous

» l'empire d'une religion qui a proclamé l'*É-*
» *galité* comme un droit, d'une législation
» qui l'a proclamée comme un fait, à côté de
» l'extrême opulence, on voit à chaque pas
» l'extrême misère !... C'est en vain que,
» s'appuyant sur l'apparence, on prétendrait que depuis un demi-siècle l'état social s'est amélioré sous ce rapport. Pour
» qui réfléchit, le contraire est démontré. Si
» l'inégalité est moins grande, le sentiment
» de l'inégalité est beaucoup plus vif. Autrefois la classe inférieure acceptait sa position ; maintenant elle la juge, et son malheur s'en accroît. Autrefois on supportait
» la misère avec apathie, avec indifférence ;
» maintenant toutes les privations sont appréciées, et toutes les douleurs senties.
» Ainsi, le mal, qui s'est adouci par la législation, s'est aggravé par les lumières. Je
» ne crains pas de le dire : aujourd'hui,

» comme jadis, *en fait de bonheur et de » bien-être, tout est d'un côté et rien de » l'autre*. Je suis trop ami de la liberté pour » demander qu'on mette des bornes aux ri- » chesses acquises par le talent ou par l'in- » dustrie; mais, si l'on ne peut fixer le » maximum des fortunes, je voudrais du » moins qu'on fixât celui des héritages. Ce » qui m'a inspiré cette idée, c'est un double » incident qui vient de se passer sous mes » yeux.

» Le hasard m'a fait habiter entre un hô- » tel brillant et une chaumière. La mort, » depuis quelques mois, les a frappés tous » deux avec acharnement, et n'a laissé qu'un » orphelin dans chaque demeure. Mais, si les » coups ont été les mêmes, quelle différence » dans les résultats!

» Ici, j'aperçois bien un enfant en bas âge,

» sans soutien, sans guide; mais le plus magnifique avenir lui est promis; et son aïeule mourante, heureuse de voir plusieurs opulens patrimoines accumulés sur une seule tête, lui a dit avec orgueil, à sa dernière heure : *Vis, mon enfant! tu n'auras qu'à jouir!*

» De l'autre côté, toute une famille a été moissonnée par le *choléra;* et la pauvre mère, qui n'a été atteinte qu'après les autres, serrant contre elle-même le fils qu'elle va laisser sans pain, lui a dit, dans les convulsions du désespoir : *Vis, malheureux! tu n'auras qu'à souffrir!* »

A ces mots succède un morne et profond silence. Le jeune officier s'applaudissait, et pouvait croire à son triomphe; car il avait ému l'auditoire, et les femmes y étaient en majorité.

Un personnage nouveau, un artiste, prit alors la parole, et tout le monde l'écouta avec attention, avec déférence. Outre l'autorité que donne l'âge, il avait celle d'une figure grave et du silence long-tems gardé.

« Oui, vous avez raison, répondit-il à l'in-
» génieur; oui, je le crois comme vous, *en*
» *fait de bonheur et de bien-être, tout est*
» *d'un côté et rien de l'autre*. A l'appui de
» cette opinion qui est la mienne, j'ai re-
» cueilli quelques faits dont j'ai été témoin;
» et, dans le loisir de nos soirées d'automne,
» je vous demanderai, mesdames et mes-
» sieurs, la permission de vous en lire le
» récit. »

Pendant les premiers mots de cette courte allocution, un sourire épigrammatique effleurait les lèvres de l'artiste, et une légère

pointe d'ironie perçait à travers son langage poli.

Sa proposition fut, comme on le pense bien, reçue avec d'unanimes acclamations; et, de tous côtés, on se pressa autour du vieillard, qui commença ainsi qu'il suit :

II

LA GRANDE ROUTE.

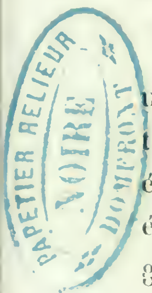
Dans cette partie aride de la Champagne, qu'un auteur romantique aurait tant de plaisir à nommer, et sur la route qui conduit d'Arcis-sur-Aube à Châlons-sur-Marne, on trouve un petit village appelé Sommessous.

Rien de plus triste à l'œil que cet endroit. Le pays est plat, le sol pierreux et la végétation presque nulle. La moitié des terres n'est point ensemencée, et l'autre moitié ne l'est qu'avec du sarrazin, dont la paille rouge chauffe durant l'hiver, et dont le pain noir nourrit toute l'année les rares habitans du canton. Dans cette portion de la France, on fait, le jour, des lieues entières sans pouvoir reposer ses yeux sur un peu de verdure; et, la nuit, la plaine monotone est encore attristée par le cri lugubre des Courlis *. C'est à l'extrémité orientale du village que j'ai nommé, et au bord d'un petit bois arrosé d'un ruisseau, qu'eut lieu l'événement léger, dont les suites graves ont fourni matière à ce récit.

En 1803, et par un beau jour de printems,

* Espèce de grues.

une calèche découverte, précédée de deux piqueurs à grande livrée, et attelée de deux chevaux blancs magnifiques, suivait la route avec rapidité. Les coups de fouet retentissaient au loin, et des nuages de poussière s'élevaient et tourbillonnaient quinze pas après l'élégant équipage.



Dans l'intérieur de la voiture se trouvaient un jeune homme de dix-huit ans et une petite fille de dix. Silencieux, mollement étendu, et le menton enfoncé dans une énorme et bouffante cravate, le jeune voyageur promenait sur la campagne un regard ennuié. C'était ce qu'on appelait alors un *muscadin.* Debout contre la portière, la petite fille observait tout avec une joie naïve, et poussait des exclamations chaque fois qu'un passant, un papillon, un arbre, venaient s'offrir à ses yeux.

Sur un désir de l'enfant, sur un signal du maître, le cocher arrête les chevaux. Quelle en était la cause? Un espiègle d'une douzaine d'années, gambadait, *faisait la roue*, et la petite fille l'avait aperçu. Sans souliers, à peine vêtu, mais doué de la plus heureuse figure, cet enfant, par sa gentillesse, charma le plus jeune de nos deux étrangers, et parvint à attirer un moment l'attention de l'autre. En moins d'une minute, il fit deux ou trois fois, sur ses mains, le tour de la calèche; puis, se redressant, il vint lestement se poser devant la portière, comme un danseur de l'Opéra qui termine sa pirouette.

Pendant ce tems, la jeune fille regardait le petit paysan avec beaucoup d'intérêt, et suivait de l'œil toutes ses gambades.

— Comment te nommes-tu? demanda

nonchalamment le propriétaire de la voiture.

— Victor Laforêt.

— Qu'est ton père ?

— Je n'en ai plus.

— Depuis quand ?

— Il est mort à Marengo.

— Quel était son grade ?

— Maréchal-des-logis chef.

— As-tu encore ta mère ?

— Oui, monsieur.

— Comment existez-vous ?

— Mon père, autrefois, nous envoyait la moitié de sa solde.

— Et maintenant ?

— Maintenant... nous sommes bien malheureux.

Pauvre enfant !... dit la petite fille. Tiens,

voilà pour toi, dit le jeune homme ému. Et il lui jette une pièce de monnaie. Le villageois de sourire et de recommencer ses tours.

Cet incident avait réveillé les sens blasés du bel inconnu, et ramené sur son visage une sorte de gaîté qui dura peu. Reprenant son flegme accoutumé, il retomba indolemment en arrière, et, la tête appuyée dans l'angle moelleux de la voiture, déjà il donnait le signal du départ, quand Victor accourt tout essoufflé.

— Monsieur! Monsieur!... vous vous êtes trompé. Et il rapportait une pièce d'or.

— Eh bien! puisque tu es honnête, répond languissamment le beau voyageur, garde ce louis, et que le ciel te protége!

Le pauvre enfant demeure interdit; il n'ose ni en croire ses oreilles, ni se laisser

aller à sa joie. Au moment où, plus rassuré, il allait remercier son bienfaiteur, tout-à-coup, et pour la première fois, il aperçoit la jolie petite fille!... Aussitôt son visage s'anime, ses grands yeux bleus deviennent expressifs, et les paroles meurent sur ses lèvres... Il est probable que la riche toilette de la jeune étrangère contribuait, autant que sa figure, à l'étonnement naïf de notre villageois.

Quoi qu'il en soit, comme les petites filles sont femmes de bonne heure, celle-ci remarqua bien vite qu'il la remarquait. Elle lui en sut gré, et observa à son tour qu'il avait une physionomie fort agréable. Un échange rapide de regards s'établit entre eux; ils se sourient, s'applaudissent, et leurs yeux ne se quittent plus..... Cette muette correspondance se serait prolongée peut-être; mais

l'indolent voyageur y mit fin, en ordonnant de partir.

Le cocher lance les chevaux, et la voiture s'éloigne en laissant une trace poudreuse, à travers laquelle les deux enfans se regardaient. L'équipage était bien loin qu'ils se regardaient toujours; et depuis long-tems, il avait disparu tout-à-fait, que Victor, immobile, regardait encore!!!...

III

LES SOULIERS.

— Un louis d'or, mon enfant!... D'où te vient-il? cela m'effraie.

— C'est un beau monsieur qui me l'a donné.

— Quel monsieur?

— Un étranger qui passait sur la grande route.

— Et qui a pu te mériter ce cadeau?... Tu te tais! serait-ce une mauvaise action?

— Ah! ma mère!...

— Réponds-moi, je veux tout savoir. Qu'as-tu fait?

— J'ai fait... j'ai fait la roue devant la voiture.

— Malheureux enfant! comment as-tu pu oublier que ton père a porté l'uniforme?

— Ma bonne mère, vous aviez faim!

Ce mot toucha la pauvre veuve, qui pressa son petit Victor dans ses bras. Elle venait en effet d'épuiser ses dernières ressources.

Du vivant de son mari, les faibles sommes qu'il envoyait avaient suffi à leur subsistance; mais, depuis trois ans, cette source était tarie. Pour y suppléer, elle avait vendu l'humble toit de ses pères; elle avait vendu,

un à un, les effets qu'elle pouvait posséder. Mais, malgré son économie, ce moyen s'était usé vite encore. Déjà l'unique chambre qu'elle occupait se trouvait à peu près vide, et depuis la veille, le pain leur manquait. C'est alors que Victor prit une résolution, qui, à ses yeux, cessait d'être humiliante, depuis que sa mère était dans le besoin.

Cet enfant possédait une raison bien supérieure à son âge, et cela se conçoit. La pauvre veuve, qui n'avait que lui, dont il formait toute la famille, l'avait de bonne heure initié à tous ses petits secrets. Il savait si la bourse était peu ou point garnie; il était son ami, le confident de ses peines ; c'est à lui qu'elle racontait ses plans d'avenir, et c'est avec lui qu'elle pleurait.

Dans des circonstances pareilles, une intelligence ordinaire se serait rapidement dé-

veloppée. On peut juger des progrès de la sienne; Victor, à douze ans, n'avait pas eu d'enfance.

Après le reproche que lui avait adressé sa mère, et qu'un baiser termina, ils s'occupèrent ensemble de l'emploi des vingt-quatre francs. Jamais tant d'argent n'était entré dans la maison, jamais joie n'avait été si grande! La bonne femme voulait consacrer une partie de ce petit trésor à l'acquisition d'objets à l'usage de son fils; il s'y opposa. Du pain, ma mère! du pain!... dit-il; et elle se rendit à cette raison. Pourtant, sur les instances qu'elle lui fit, il permit le prélèvement de la somme indispensable pour suivre l'école pendant un an. L'aimable enfant comprenait à merveille que l'instruction était une ressource. Madame Laforêt en conçut l'idée pour lui, et il y consentit pour elle.

Il s'agissait au reste d'une dépense extrêmement légère. Dans les pays pauvres, tous les objets sont à bas prix, parce que le nécessaire se réduit à presque rien. Ici, le magister, réglant son salaire sur celui des autres, se contentait de la rétribution modeste de cinquante centimes par mois! C'était trois francs pour la saison; car, l'été, l'école est fermée. Il fut convenu, entre le fils et la mère, qu'on entamerait jusque-là le capital de la petite communauté.

Un incident heureux les dispensa de recourir à ce moyen. Victor, au bout de quinze jours de classe, avait déjà fait des progrès remarquables, et, dans tout le village, il n'était bruit que de ses succès. Averti par la voix publique, le curé voulut le voir. C'était un vénérable septuagénaire, à qui le concordat avait permis de rentrer. Son émigration n'avait point été volontaire. En quittant la

France, il avait fui la mort et non pas la patrie; et les privations de l'exil, loin de l'aigrir, l'avaient rendu meilleur. Il prit tout d'abord un vif intérêt à notre petit ami, et le questionna sur lui, sur sa famille. Les réponses naïves de l'enfant le décidèrent à se présenter chez la mère. Après avoir gagné ses bonnes grâces en faisant l'éloge de son fils, il aborda doucement la question qu'il voulait traiter. Il commença par observer qu'il serait dommage que les heureuses facultés de Victor ne fussent pas cultivées. Madame Laforêt objecta sa pauvreté : c'est ce que le digne prêtre attendait. Il proposa de se charger d'elle et de lui, et prononça bien bas le mot de *gouvernante!*... Madame Laforêt rougit; servir répugnait à sa fierté. Pourtant, après avoir mieux réfléchi, la crainte de l'avenir et l'intérêt de Victor la décidèrent : elle accepta.

Les voilà donc installés! Voilà la mère à la tête du presbytère, le fils à même de s'instruire, tous deux à l'abri du besoin. Le premier résultat de cette position fut de pouvoir laisser intact leur petit capital. La prévoyance maternelle en fut charmée : c'était une réserve pour l'avenir.

A la fin du mois vint le bien-être, vinrent les *gages* de gouvernante. Elle en préleva la plus forte part pour ménager une surprise à son fils. Elle commanda, à son insu, une très-jolie paire de souliers, et la lui donna le jour de sa fête. Quelle ne fut pas la satisfaction du pauvre enfant! Il embrassa le curé, il embrassa sa mère, il rit, il pleura, il extravagua pendant quelques instans. Et qu'on ne croie pas ici que j'exagère! Le plaisir est chose relative; et il existe bien des degrés dans l'échelle des joies et des misères humaines. Quand le point de départ est faible,

les moindres objets ont un grand prix ; ils en ont un immense quand il est nul. Or, dans l'arrondissement d'Arcis, les souliers sont un luxe auquel très-peu de villageois peuvent atteindre; et les aristocrates qui en possèdent n'en usent d'ordinaire que dans les grands jours. L'ivresse de Victor était donc bien naturelle.

Ce fut d'abord à la messe qu'il parut dans tout son éclat. Anticipant sur ses *gages* à venir, sa mère lui avait donné, outre la chaussure, pantalon et veste de siamoise rayée!... Aussi, en se présentant à l'église, eut-il un succès complet. Il donna lieu à bien des distractions pendant l'Office, et sa sortie du saint lieu ne fut pas moins brillante que son entrée. Chacun l'admirait, chacun lui portait envie. Le jour entier se passa dans ces émotions, et, le soir, il revint rassasié de plaisirs. Il se coucha après avoir embrassé

sa mère avec plus d'effusion que de coutume, et, récapitulant dans son lit toutes les joies de la journée, il s'endormit en rêvant au bonheur d'avoir des souliers!...

IV

INTÉRIEUR DU PRESBYTÈRE. — ÉTUDES. — DÉPART.

L'abbé Daniel n'avait de revenu que celui de la Cure, et c'était alors un mince revenu. Cinq cents francs d'appointemens fixes et un *casuel* extrêmement faible, que son désintéressement rendait plus faible encore. Comment réclamer de celui qui n'a pas ? disait ce bon

vieillard. Dans sa charité évangélique, il avait pour principe de ne jamais demander ; et les villageois ayant pour principe de ne jamais offrir, le total de l'année se réduisait à peu de chose. Aussi, l'ordinaire de la cure était-il plus que frugal : des légumes filandreux pendant la semaine, et le dimanche un maigre *pot-au-feu.*

C'est pourtant ce régime que Victor trouva excellent, délicat, sensuel ! . . . Son début dans la vie l'avait rendu peu exigeant ; et ce qui pour un autre eût été de la souffrance, était du bonheur pour lui. Or, en arrivant au presbytère il remplaçait l'eau par la *piquette*, le pain de sarrasin par le pain de seigle, et il déjeunait et dînait tous les jours ! Il y avait donc amélioration réelle.

Ce qui le charmait le plus dans sa nouvelle existence, c'est la facilité qu'il y trouvait pour

s'instruire. Il en profita avec ardeur; et au bout de quelques mois, il avait atteint (ce qui n'est pas peu dire) le savoir entier du magister... L'aimable enfant s'aperçut, avec chagrin, de cet état de choses; et le curé, qui s'en aperçut comme lui, se chargea de continuer son éducation, en lui enseignant les langues anciennes. Victor y réussit merveilleusement. L'excellent prêtre et sa gouvernante l'y aidaient de tout leur pouvoir, l'un en lui montrant ce qu'il n'avait lui-même jamais bien su, l'autre en l'embrassant et en lui parlant de son père!... Dans son zèle maternel, madame Laforêt fit plus; elle apprit de Victor à lire le latin et le grec, et dérobait un moment chaque jour aux soins du ménage, pour lui faire réciter ses leçons.

La bonne dame n'était pas tout-à-fait sans culture. Sa première enfance s'était écoulée près d'une vieille tante, qui avait reçu elle-

même une sorte de demi-éducation, et qui passait à lire les jours et les nuits. Brigite Doucet (c'est le nom de fille de la mère de Victor) servait de lectrice à cette vieille parente, qui lui causa, pendant cinq ou six ans, de cruelles insomnies. Mais il s'y trouvait du moins une compensation! Molière a fait dire à l'un de ses personnages (M. Pourceaugnac), qu'il avait appris le DROIT dans les romans. C'est là aussi que madame Laforêt s'était instruite; c'est là qu'elle avait pris des notions superficielles sur une foule de choses; c'est là surtout qu'elle avait puisé une certaine exaltation d'idées que sa vie simple et régulière ne détruisit jamais entièrement, et qu'elle communiqua même à son fils, ainsi que nous aurons occasion de le voir plus tard.

L'abbé Daniel était fier de son élève, et s'admirait dans ce qu'il regardait comme son

ouvrage. Le digne homme se croyait la cause de progrès dont il n'était que l'occasion. Victor, en effet, ne devait rien qu'à lui ; il était entré dans la science par la vraie porte; il s'était *enseigné* lui-même. Aussi, au bout de deux ans se trouvait-il plus avancé qu'on ne l'est dans les colléges au bout de quatre; et ce qu'il savait il ne devait pas l'oublier, car il l'avait appris avec peine. Quand on voyage accompagné d'un guide, on ne fait nul effort pour s'orienter, nulle attention aux détails du chemin ; et s'il fallait le parcourir de nouveau, on ne pourrait pas le reconnaître. Pour qui a voyagé seul, au contraire, il est aisé de retrouver la route; elle est jalonnée de souvenirs.

Notre petit orphelin et sa mère s'estimaient heureux, et l'étaient en effet, quand un événement affreux vint bouleverser cette douce existence; l'abbé Daniel mourut. Quel

coup pour Victor et pour la pauvre veuve ! Ils restèrent quelques jours anéantis sous le poids de la douleur. Mais enfin leurs larmes s'épuisèrent, et ce fut seulement alors qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient sans asile et sans pain !

Cette découverte les mit au désespoir. La nuit fut cruelle, et personne ne dormit. Au petit jour, Victor entre brusquement chez madame Laforêt, l'embrasse et lui dit avec feu : *Ma mère ! ma mère ! nous sommes sauvés !*

Avez-vous rencontré de ces marchands ambulans qui vont de village en village, offrant à bas prix des *eustaches, des ciseaux, des rubans, des épingles*, et portant leur magasin suspendu à leur cou ? Victor en avait vu souvent. Il les avait remarqués ; car il avait désiré chaque fois leur acheter quel-

ques objets à l'usage de sa mère. Leur souvenir lui revint dans sa longue insomnie, et il se décida à embrasser leur profession. Tel était le motif de sa brusque entrée. Il fit part à sa mère du projet qu'il avait formé. Madame Laforêt, en louant son zèle, ne partagea pas son enthousiasme; elle trouvait au plan de son fils de sérieuses difficultés d'exécution. Il lui manquait, suivant elle, l'âge, la force et les fonds nécessaires pour le succès... Mais l'aimable enfant avait réponse à tout. L'âge? dit-il, j'ai quatorze ans. La force? je la trouverai dans mon cœur. Et quant aux fonds, n'avons-nous pas vingt-quatre francs?

Il fallut céder à de si bonnes raisons; il fallut retirer le petit capital de l'armoire poudreuse où il dormait depuis deux ans. Madame Laforêt bénit la pièce d'or, bénit leur bienfaiteur inconnu; puis Victor s'age-

nouilla et partit chargé lui-même des bénédictions et des baisers maternels.

Prends courage, noble enfant! ta généreuse ambition, tes facultés, ta droiture, seront tes bons génies dans une rude carrière. Un peu d'or semé par mégarde peut devenir un germe fécond dans tes mains actives. Ton point de départ est bien faible; mais Samuel Bernard et Rothschild n'ont-ils pas ainsi commencé?

V

LE PETIT PORTE-BALLE. — L'APPARITION. — LA MONTRE.

Notre ami Laforêt ne perdit pas de tems. Le lendemain il était à Châlons pour ses emplettes ; le surlendemain, il parcourait gaîment les environs. Quoiqu'elle fût peu chargée de marchandises, sa boutique ambulante était un peu lourde pour lui. Il s'en aperçut

principalement dans les premiers jours. Souvent il s'arrêtait, souvent il versait des larmes; mais le courage et la réflexion venaient bientôt à son secours. Faible enfant, il faisait alors ce qu'à peine auraient fait des hommes.

A la première sortie de notre jeune porte-balle, il avait passé, sur le soir, près d'un antique et sombre château. Le donjon, les ifs, les créneaux, les charmilles excitèrent vivement sa curiosité, et il resta long-tems en contemplation devant ce spectacle. Il n'osa élever ses désirs jusqu'à convoiter le vieux domaine, mais il dit tout bas en le regardant: *Que ne puis-je vivre avec ma mère dans la ferme de ce château!* Et un gros soupir acheva ce vœu modeste.

Pendant qu'il se livrait ainsi à son admiration et à ses pensées, un objet nouveau

vint en changer le cours. Il vit, ou plutôt il crut voir une femme, aux vêtemens blancs et aux formes aériennes, se glisser dans l'ombre à travers le feuillage, où tout-à-coup elle disparut. Ce que cette vision eut de plus étrange, c'est qu'il pensa, en suivant de l'œil la fugitive, reconnaître en elle la jolie petite fille que, deux années auparavant, il avait aperçue dans une calèche!... Mais c'était sans doute une illusion. Il faisait nuit, et les costumes de la ville étaient peu familiers à Victor. Cela suffit pour expliquer sa méprise; la ressemblance d'habits se confondait peut-être avec la ressemblance de figures. Quoi qu'il en soit, avant de se remettre en route, il demeura quelque tems muet et pensif. Le vieux manoir et l'apparition pouvaient-ils ne pas produire une vive impression sur lui? C'était le premier château qu'il voyait, et c'était la première jeune fille.

Néanmoins, ce double souvenir s'effaça bientôt de son esprit. La vie active et dure qu'il menait, ne laissait pas à son imagination le tems de se donner carrière ; et si un reflet éloigné de ce petit incident se reproduisit plus tard à sa pensée, ce fut un effet dont il n'aperçut pas la cause, un trait lumineux dont le point de départ lui échappa. Mais n'anticipons pas sur l'avenir.

Notre jeune commerçant se livra avec ardeur à ses fonctions nouvelles; et, au bout de quinze jours, l'arrondissement d'Arcis et celui de Châlons-sur-Marne avaient été sillonnés par lui dans tous les sens. Pas un bourg, un village, un hameau, une ferme, où il ne fût allé offrir ses services. Il était connu partout et partout accueilli. Son intelligence, sa gaité, son extrême jeunesse, intéressaient généralement à lui; il était choyé par toutes

les femmes, il était l'ami de tous les enfans. On savait ses jours et ses heures, on l'attendait, sa vue était le signal de la joie; et à dix lieues à la ronde, on se serait fait un scrupule d'acheter à d'autres qu'au petit marchand.

Comme il vivait de peu et que sa mère vivait de rien, la mise de fonds fut bientôt doublée, décuplée! Madame Laforêt était son caissier; il avait toute confiance en elle; il rendait des comptes et n'en demandait pas. La bonne dame géra avec adresse, et, de nouvelles affaires nécessitant de nouveaux moyens de transport, on fit, après six mois, l'acquisition d'un âne, et, après un an, d'un cheval.

Ainsi, la prospérité augmentait, et les besoins n'augmentaient pas. La jouissance de

Victor consistait à accroître son petit capital de marchandises, et à songer que sa mère aurait quelques ressources pour ses vieux jours. Touchée, comme on peut le croire, de tant de dévouement et de raison, madame Laforêt voulut récompenser son fils par un cadeau à la fois utile et agréable. A force de privations, et par ces petites combinaisons secrètes que les femmes savent si bien trouver dans leur cœur, elle mit de côté vingt francs à l'insu de Victor. Avec cette somme, elle put acheter, de hasard, une montre d'argent, et la lui offrir le jour de sa fête...

Qu'on juge de l'effet de ce joyau sur le pauvre enfant! Une montre! une montre!... Le voilà riche enfin; car ce n'est plus le nécessaire, c'est du superflu qu'il possède! Il ouvre, il admire, il baise mille fois sa montre; et le soir il n'en peut fermer l'œil. Il passa la

nuit à l'écouter marcher; et quand, au petit jour, la fatigue fut la plus forte, il s'endormit en rêvant au bonheur d'avoir une montre!.....

VI

ARRIVÉE EN NORMANDIE. — PROGRÈS. — LE PETIT CLOS.

Chaque jour amenait pour Victor un peu plus de bénéfice et beaucoup plus de peine; chaque jour agrandissait le cercle de ses modestes opérations. Après deux ans de ces progrès pénibles, le négociant de Châlons, chez

lequel il se fournissait, lui fit une proposition. Mon correspondant de Caen, lui dit-il, me demande un jeune homme intelligent, qui puisse occuper une petite place dans ses bureaux ; cela vous convient-il ?

Victor accepta sans hésiter. A son âge, on ne craint pas de se déplacer, on voit toujours une amélioration dans un changement. Il avait, lui, un autre motif. Le tems et les livres lui manquaient ; il espérait en trouver dans l'ancienne capitale de la basse Normandie.

Le voilà parti avec sa mère, le voilà installé chez son nouveau chef. Il eut beaucoup à faire, surtout dans les premiers tems ; néanmoins il fut un peu plus libre que dans la position qu'il venait de quitter. Il pouvait, d'ordinaire, travailler pour lui tout le dimanche, et dans la semaine, une heure ou

deux chaque jour. Il fit un excellent emploi de ces courts loisirs, et devint en quelques années un homme remarquable.

Victor avait peu lu; mais il avait lu souvent la même chose, et il en résultait pour lui une grande netteté d'idées. Il ne pliait pas, comme tant de gens, sous le bagage de science qu'on leur fait porter. Il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'hommes d'être fort instruits et d'avoir le sens commun; et généralement on n'apprécie pas assez l'avantage qu'il y a à savoir peu. Je le trouve immense, depuis que j'ai vu de près certains savans; et si quelque jour j'en ai le tems, je composerai un gros livre en faveur de l'ignorance.

Victor avait le bonheur que je loue tant ici; mais il l'avait malgré lui, et il fit tout son possible pour le perdre. Il y réussit assez

vite, mais sans éprouver les inconvéniens de son succès. Sa tête était bonne, et il sut maintenir l'équilibre entre la science et la raison.

Au milieu de ses travaux littéraires, il avait trouvé le moyen d'apprendre aussi la *tenue des livres*, et cela le servit merveilleusement. D'abord garçon de caisse, après six mois, il devint commis. Plus tard, il vit augmenter son traitement; plus tard, son patron voulut bien faire valoir ses économies; plus tard enfin, c'est-à-dire au bout de trois ans, on *l'intéressa*. Cette circonstance changea complètement sa situation. Six mois après, en rassemblant toutes ses ressources, il se trouva à la tête de quelques mille francs de capital; cela lui fit naître une idée! Comme sa mère était souffrante, il résolut, dans l'intérêt de sa santé, de consacrer cette petite fortune à l'acquisition d'un immeuble, si l'on

peut appeler ainsi l'espèce d'ermitage dont il s'agissait. C'était une très-mince dépendance d'une très-riche propriété, dont le possesseur obéré se défaisait par petites parties. Victor acheta la plus faible, et y installa sa mère.

Cet événement marqua une nouvelle ère dans la vie du jeune Laforêt. Jusque-là, tout entier au travail, il était resté étranger aux beautés de la nature; les sites, la verdure lui étaient complètement indifférens. Lorsqu'il eut fait cette acquisition, un sens nouveau s'éveilla en lui. Voici à quelle occasion.

Sa mère établie à Mondeville, au milieu des poules et des occupations champêtres, il revint à Caen, où ses affaires le rappelaient. Mais quel changement, lorsqu'un mois après il revint près d'elle! Le printems, de retour, avait tout rajeuni, donnait à tout un air de

fête. Le soleil lui semblait plus pur, les objets plus colorés, la verdure plus fraiche; il allait d'un lieu à l'autre avec admiration, avec transport. Pour des yeux impartiaux, le jardin était triste, les arbres chétifs, l'habitation inélégante. Pour Victor, quelle différence! tout cela était à lui. Il comptait les feuilles de sa vigne, les bourgeons de son pêcher! Il écoutait germer ses plantes; il regardait s'épanouir ses fleurs!... Ceci est à moi, disait-il; et il s'extasiait devant un rosier! Ceci est à moi; et il baisait un arbre avec effusion! C'était du délire, c'était de l'ivresse; il riait, il bondissait, il versait des larmes; et sa mère, sa bonne mère, qui suivait lentement sa marche rapide, était heureuse de son bonheur, et pleurait de le voir pleurer!...

Pendant cette scène si vive et si touchante, deux hommes étaient entrés sans bruit, par

la porte entr'ouverte, et regardaient, immobiles d'étonnement. C'étaient un jeune Élégant d'une tournure charmante, et un vieillard en habit rapé, qui avait dans les yeux quelque chose de Diogène et quelque chose de Socrate.

Ces deux hommes demeurèrent silencieux jusqu'au moment où Victor tourna les yeux de leur côté, et poussa un cri de surprise. Le plus jeune des inconnus s'approcha alors :
— Je suis, dit-il, l'ancien propriétaire de cet enclos; et je venais, comme voisin, vous faire une petite visite, quand j'ai été témoin d'un spectacle qui m'a confondu et charmé. Comment se fait-il, monsieur, que vous soyez plus heureux de vos quarante francs de rente que je ne l'ai jamais été de deux cent mille?

— Il les a gagnés, répondit le vieillard.

VII

LES DEUX NOUVEAUX PERSONNAGES.

En 1795, une famille normande traversait la Loire dans un bac. Pour éviter les retards, elle n'avait pas quitté sa voiture. Le mari, la femme et les deux fils aînés occupaient l'intérieur; sur le siége, auprès du cocher, était le troisième fils, et sur le derrière, un heyduque.

Le tems étant gros, le câble se rompit. Emporté par le courant, le bac chavira, et tout le monde fut noyé, excepté les deux valets et le dernier né des enfans, que leur position sauva. Telle fut la catastrophe qui rendit Jules de Saint-Fresne propriétaire, à dix ans, de deux cent mille francs de rente.

Très-peu de fortunes en France s'élevaient alors jusque-là. Jules eut pour tuteur un vieil oncle qui surveilla de loin son éducation, et le plaça dans un pensionnat à la mode. Comme tous les jeunes gens qui connaissent leur richesse, il dépensa le plus et travailla le moins qu'il lui fut possible. Il apprit fort peu de chose, et le peu de chose qu'il apprit, ce fut à grand renfort de maîtres et de répétiteurs. Il en avait le matin, le soir, dans la journée! On le poursuivait de soins, on le harcelait d'explications; il semblait qu'on voulût lui épargner non seule-

ment la fatigue d'étudier, mais celle de comprendre; et on aurait cru tout perdu, s'il s'était donné la moindre peine.

Cette méthode porta ses fruits. Le meilleur résultat des leçons du professeur est d'apprendre à s'en passer, et personne n'y devint moins propre que Saint-Fresne. En quittant le pensionnat, toute contention d'esprit lui était une gêne, tout assemblage d'idées une impossibilité. J'ai connu à Paris une créole de douze ans qui ne savait pas marcher, parce qu'on l'avait portée jusqu'à cet âge, et qui poussait des cris d'épouvante quand son institutrice cessait de lui donner le bras. Tel était, au moral, Jules de Saint-Fresne. Il possédait, en revanche, ce qu'on veut bien appeler des talens d'agrément, et semblait destiné à être, dans le monde, un joli homme et à obtenir tous les succès. Il ignorait le latin, le grec, le fran-

çais, les mathématiques et l'orthographe; mais il dansait comme Vestris, et mettait sa cravate avec une rare perfection.

On l'émancipa à dix-huit ans. Jusque-là, ses intendans avaient eu la bride sur le cou, et en avaient si bien profité, que sa fortune se trouvait réduite d'un tiers à l'époque actuelle. On pense bien que, majeur, ce ne fut pas lui qui leur fit obstacle. Il aimait beaucoup mieux être volé que de surveiller les voleurs. Au lieu de lutter contre le désordre, il y prit part, et il s'établit entre eux et lui une véritable émulation. Dans ce tems de plaisirs et de folies renouvelées de la Régence, on avait toutes sortes de facilités pour dissiper son patrimoine. Jules en usa largement, et les régisseurs, le jeu, les bons amis et les actrices l'aidant à qui mieux mieux, il n'eut bientôt plus que cent mille francs de rente, et encore très-embrouillés.

Le gros personnage entré avec lui dans l'enclos était un bas-normand nommé Simonet. Quelques mots le feront connaître.

Fils d'un pauvre fermier que la famille Saint-Fresne avait dans les environs de Falaise, suivant toute apparence, il serait resté dans l'état de son père, si une sorte d'entraînement et des circonstances heureuses ne l'en avaient fait sortir. Son aptitude naturelle pour les arts se manifesta dès l'enfance, et éclata malgré sa position, malgré ses parens, malgré tout le monde. Il commença ses études sans maîtres et presque sans livres. Un brave religieux, témoin de ses progrès, le prit en affection, et obtint pour lui une bourse dans un séminaire. Plein d'ardeur pour le travail, Simonet se méprit alors sur ses sentimens. Tant qu'il eut ses classes à faire, il se crut de très-bonne foi appelé à la prêtrise; mais le jour où il eut fini sa rhéto-

rique, il s'aperçut tout-à-coup que la vocation lui manquait.

Il retourna donc à la ferme; mais bientôt il lui fallut la quitter. Il était trop bien élevé pour conduire une charrue, et son père trop pauvre pour le nourrir dans l'oisiveté. On proposa à notre jeune rhétoricien d'aller à Paris, et il accepta. Pour un jeune homme, Paris, c'est l'inconnu, c'est l'espérance, c'est tout un avenir!

Il partit gaîment de Falaise, possédant pour ressources uniques celles qu'il s'était créées lui-même, c'est-à-dire le montant des *semaines* qu'il avait reçues au séminaire pendant six ans. Pendant six ans, le pauvre enfant avait eu le courage de n'y jamais toucher, et l'on put prévoir, dès lors, qu'il ne serait pas prodigue. Chacune de ces semaines se composait de la modique somme de deux

sous ; mais, accumulées pendant toute la durée de ses études, elles formaient, au moment actuel, un capital d'environ *trente francs*. C'est avec cette somme qu'il se mit en chemin. A son arrivée à Paris, elle était presque intacte ; car, durant la route entière, il avait peu mangé et toujours marché.

Il fit son entrée dans la grande ville vers 1760, apportant avec lui de l'ardeur, des habitudes d'ordre et une lettre de recommandation pour le grand-père de Saint-Fresne, alors fermier-général. Ce brave homme l'accueillit à merveille ; et en attendant qu'il lui découvrît un emploi, il lui proposa une chambre. Mais Simonet n'était pas homme à abandonner une position prise ; en obtenant la place, il garda la chambre. On lui avait offert l'hospitalité pour huit jours ; il en usa cinquante-deux ans.

Son traitement fut de mille écus. Simonet convint avec lui-même qu'il le mettrait de côté tout entier, et il se tint parole. Il fallait vivre pourtant, il fallait s'entretenir ! Pour atteindre le premier but, il eut l'adresse de se faire donner à déjeuner dans la maison, et à dîner chez des amis qu'il acquit bientôt. Quant à l'entretien, il y pourvut de diverses manières. Premièrement, il prit le *petit collet*. Sans être abbés, nombre de gens de lettres du tems le portaient par convenance ; Simonet le porta par économie. Mais encore fallait-il en avoir un et faire quelques menues dépenses. Il y subvint par des gratifications qu'il obtenait de loin en loin. De plus il était aimé, et on se mit sur le pied, dans la famille, de lui donner des chemises à sa fête et des culottes pour ses étrennes. Sa consommation la plus forte était celle du bois, qu'il n'achetait pas. Un

chapeau lui durait six ans, et les malveillans prétendent qu'au bout de six ans il se trompait de chapeau et en prenait un neuf; mais c'est sans doute une calomnie.

Il avait une ressource encore dont il faut bien parler. Comme ses relations étaient brillantes et qu'il obligeait par état, on lui envoyait des bourriches de toutes parts. Mais jamais il n'en donna une seule; il s'était arrangé avec un marchand de comestibles.

C'était du reste un homme d'esprit, de raison et de savoir. Quelques mémoires lus par lui à l'Académie des inscriptions l'y firent admettre. Dès ce moment, on observa deux choses: c'est que, pendant les trente ans qu'il appartint à l'Institut, il ne manqua jamais un jeton de présence, et ne passa pas une fois sur le *Pont-des-Arts*.

Une autre particularité très-remarquable

en lui, c'est la figure qu'il avait affreuse. Mais, sous ce rapport, il était de bonne composition, trop peut-être ! Quand on a le malheur de lui ressembler, d'ordinaire on se soigne, on cherche à dissimuler son défaut ; lui, point du tout, il le chargeait au contraire. Sa tenue inculte, son air de malpropreté, dénotaient presque une intention, un calcul ; il mettait de la coquetterie à être laid, il en faisait une spéculation ! Il voulait qu'on dît de lui : Vous voyez bien cet homme hideux, mal vêtu, et qui se tient si gauchement, c'est M. Simonet, membre de l'Institut.

Il n'est pas bien de profiter, pour se faire louer, d'une qualité étrangère à son talent. Cela ressemble à du charlatanisme ; il est bon d'être laid, mais il ne faut pas en abuser.

L'abbé (car c'est ainsi qu'on le nommait, bien qu'il ne le fût pas) l'abbé brillait sur-

tout dans les salons. Là, tout le monde le choyait, tout le monde voulait l'avoir. Il resta néanmoins fidèle à ses bienfaiteurs. Sa gaité et l'habitude l'ayant rendu nécessaire à cette famille, on se le transmit de père en fils, et il traversa ainsi trois générations. C'était le plus ancien meuble de l'hôtel Saint-Fresne.

VIII

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Tels étaient les personnages dont la brusque apparition arracha Victor aux élans de sa joie naïve. Les relations que ces deux hommes avaient entre eux, dataient de la naissance du plus jeune, et n'étaient pas néanmoins ce qu'on aurait pu le penser au premier aspect. Quoique supérieur à Jules

par l'esprit, par le jugement, par l'âge, Simonet n'exerçait aucun ascendant sur lui. Il était beaucoup son ami, et fort peu son Mentor.

Les gens les plus spirituels et les plus sensés ont parfois un côté grotesque, qui nuit, chez eux, même à la raison. Le pauvre abbé était dans ce cas. Sa tenue indisposait contre son caractère, ses manières déconsidéraient ses discours. A qui possède un physique comme le sien, on permet d'amuser, mais non d'être influent; aussitôt qu'on le regarde, on ne l'écoute plus.

Pourtant le brave Simonet faisait tout au monde pour signaler les écueils à son jeune ami. A la campagne, en ville, chaque fois enfin qu'ils se trouvaient seuls, il tâchait de l'éclairer sur sa position.

— Prenez garde à vous, lui disait-il, nous

avons un diable de *Code civil* qui vous perdra!.... Dans l'ancien régime, on avait fort habilement inventé les *substitutions* pour protéger les fils de famille. Ils avaient beau faire alors, ils ne pouvaient pas se ruiner; leur fortune étant inféodée à leur personne, ils ne compromettaient jamais que le revenu. Cela était bien commode!... Ils avaient une autre ressource : c'était de battre ou d'emprisonner leurs créanciers. Malheureusement pour vous, tout cela a été détruit, et on ne l'a pas rétabli encore. Sous les lois de fer qui nous régissent, plus de ressources pour les gens qui vous ressemblent. On se ruine à volonté, les créanciers ne vont plus à la Bastille, et les débiteurs vont à Sainte-Pélagie!... Veillez donc sur vous, mon pauvre Jules! évitez les *saisies*, les *contraintes*; et conservez-nous une fortune que vos pères ont eu tant de peine à amasser.

Ces raisonnemens, que le bon abbé présentait quelquefois sous une forme plus grave, ne produisaient aucun effet sur le jeune insensé. Quand cette conversation commençait, ou il s'éloignait avec un sourire, ou il répondait par des épigrammes. Et le patrimoine s'amoindrissait de plus en plus.

Un événement vint réparer un peu ces pertes successives, et ralentir la chute du pauvre Saint-Fresne. Sa tante maternelle mourut, et il hérita. C'était une vieille fille assez riche, qui avait bonne table. On juge, d'après cela, que Simonet était un ami de la maison. Il y passait une partie de sa vie, et regretta l'excellente dame, bien qu'il eût un grief contre elle. Concevez-vous cette femme? disait-il quelquefois. Il y a trente ans que je la connais, trente ans que je dîne chez elle une et deux fois par semaine; eh bien! elle ne m'a jamais donné cela!... Et il

faisait claquer ses dents avec son ongle.

Cette succession, au reste, eut bientôt disparu dans le gouffre où s'engloutissait la fortune de Jules; au bout de six mois, il n'en était plus question. Les choses en étaient là, quand les médecins ordonnèrent à Saint-Fresne d'aller respirer l'air de la Normandie. Il proposa à son vieil ami de l'accompagner, et celui-ci accepta volontiers une occasion de visiter gratis le pays qui l'avait vu naître.

Je viens de raconter comment ils connurent Victor. Simonet se prit tout d'abord d'affection pour lui, et s'aperçut avec plaisir qu'une liaison allait s'établir entre les deux jeunes gens. Saint-Fresne était Comte; mais, élevé au milieu du pêle-mêle des mœurs du Directoire, il ne tenait nullement à son titre. De plus, il avait l'humeur très-facile, et il existait entre Victor et lui des différences de

caractère qui les rapprochaient. L'amitié, comme on sait, naît moins souvent des analogies que des contrastes. Aussi, au bout de quinze jours, ils furent très-liés ; au bout de deux mois, ils furent intimes.

Durant cet intervalle, les affaires des deux amis avaient de nouveau marché en sens inverse. Même absence de besoins d'un côté, même prodigalité irréfléchie de l'autre. A mesure que Laforêt améliorait sa position, Jules gâtait la sienne ; à mesure que l'un faisait des ventes, l'autre faisait des acquisitions. Il y a plus ! comme le dernier se trouvait toujours en fonds, c'était d'ordinaire avec lui que le premier traitait ; et les deux opérations n'en faisaient qu'une.

Le malheureux Saint-Fresne ne s'apercevait pas du chemin qu'il faisait vers le précipice. Apathique et blasé, il ne se rendait

compte de rien. Sa position pécuniaire lui était toujours et complètement inconnue. Il ignorait en quoi consistait sa fortune ; il ignorait où elle était située, et ce fut seulement en les vendant qu'il apprit le nom de ses terres !

Malgré sa légèreté, il arriva un moment où tant de pertes successives produisirent un peu d'impression sur lui. Il avait beau vouloir se donner le change, la triste vérité lui apparaissait parfois. — Je ne suis pas heureux, dit-il un jour en soupirant à son ami : *je n'ai pas eu le plaisir de posséder, et j'ai la douleur de perdre !...*

IX

RÊVES D'AMOUR.

Cependant le tems marchait, et les mois, pour Victor, s'écoulaient rapides comme des heures. Il était heureux, quant au caractère; car il aimait les hommes, et était facilement satisfait des choses. Il était heureux, quant à la fortune; car le bonheur, en ce genre, n'est pas dans la somme des richesses, mais

dans l'amélioration graduelle de ce qu'on a, de manière que chaque jour amène sa joie.

Sous d'autres rapports aussi, on pouvait lui porter envie. Quoiqu'il fût bien constitué et d'une nature ardente, il n'était point tourmenté par les passions; elles sommeillaient complètement en lui. Jamais un désir, jamais une pensée qui ne fût pas chaste, n'avaient souillé son imagination; et à dix-neuf ans, son esprit était aussi pur que son cœur.

Bien des gens vont se récrier peut-être, et élever des doutes sur cette circonstance, beaucoup plus commune, en effet, dans les romans que dans le monde réel. Mais ici plusieurs causes se réunissaient pour motiver une exception. Occupé tout le jour de ses affaires, Victor se retirait le soir fatigué, et succombait bientôt à un sommeil nécessaire et profond. Rien n'avait éveillé ses sens avant

le tems, comme il arrive pour les jeunes gens des villes et des colléges. D'où auraient pu provenir en lui ces idées prématurées? Des sociétés? Il ne connaissait que celle de sa mère. Des livres? Il n'en lisait que de graves; et si parfois il en rencontrait un où fût prononcé le nom d'amour, c'était un de ces ouvrages mesurés qu'on pourrait offrir même à une jeune fille, parce qu'ils n'apprennent rien qu'à ceux qui savent.

Ajoutez à cela, qu'il avait dans l'esprit des idées de délicatesse et d'élégance, auxquelles répondaient fort peu les femmes qu'il voyait. C'étaient, dans les premiers tems, des paysannes au teint basané et aux rudes manières, et, plus tard, des bourgeoises ignorantes et prétentieuses, qui avaient tous les défauts des villes, sans en posséder la grâce et l'urbanité. Son affection pour sa mère était un

préservatif encore. Il passait ses loisirs auprès d'elle, et l'amour filial tenait en lui la place de l'autre amour. Telle fut la série de circonstances qui garantit Victor de la contagion, et prolongea jusqu'à dix-sept ans son enfance morale. A cet âge, un motif nouveau vint fortifier les autres, ou plutôt les remplacer tous.

Rêver, c'est se souvenir ; car les mensonges de la nuit ne sont que l'image décolorée et sans suite des réalités du jour. Imaginer une *montagne d'or* serait impossible, pour qui ne saurait pas d'avance ce que c'est que *montagne* et *or*. Conformément à ce principe, quand Victor quittait son cabinet pour se livrer au repos, à peine avait-il la tête sur l'oreiller, qu'il rêvait *carnet, grand-livre, acceptations* et *lettres de change !*... Si parfois un visage humain lui apparaissait dans

son sommeil, c'était toujours ou la mine rébarbative de quelque Correspondant, ou la douce figure de sa mère.

Un soir pourtant (ce qui l'étonna fort), un objet de toute autre nature vint s'offrir à son ame et porter le trouble dans son imagination. Il aperçut en songe une jeune fille de quinze ans, à la taille élancée, au maintien élégant, à la physionomie délicate et fine. Rien de terrestre en elle. Elle était fort jolie; mais l'agrément de ses traits disparaissait sous leur pureté! Elle était ravissante! et les sens se taisaient! Quelque chose d'idéal, d'immatériel se répandait sur toute sa personne. Il y avait, dans chaque partie de son visage, une pensée; dans chaque ligne, un sentiment; et, en la voyant, ce n'était pas un corps, c'était une ame qu'on voyait!

Cette apparition produisit sur notre jeune

Champenois une impression extraordinaire. Il se demandait où était le modèle dont il venait d'apercevoir un si angélique portrait. Agé de seize ans au plus, et ne connaissant que les pauvres environs d'Arcis-sur-Aube, il consultait ses souvenirs; et rien ne lui reproduisait même une image affaiblie de ce qui venait de charmer ses yeux.

Si, dès la première fois, ses impressions furent vives, elles le furent bien davantage lorsque cette vision se renouvela. Elle revint d'abord de loin en loin; puis les intervalles se rapprochèrent; puis enfin elle eut lieu tous les soirs. Tous les soirs, la même figure, la même gracieuse et céleste figure, venait s'offrir au trop heureux Victor. Il finit ainsi par avoir deux existences : l'une de jour, toute aux affaires; l'autre de nuit, toute à l'idéal, au bonheur!

Ces relations fictives, intellectuelles, outre la félicité qu'elles répandaient sur sa vie, avaient un résultat fort heureux. Il comparait les autres femmes à l'objet de son culte, et il les regardait en pitié. Pour lui, le sexe féminin se composait d'une seule personne. C'était un modèle, un type qu'il avait devant les yeux; c'était une rivale que les plus séduisantes ne pouvaient atteindre; et sa fidélité à cet être imaginaire le garantissait des dangers qu'auraient pu lui faire courir des êtres plus réels.

Pourtant, une pensée moins flatteuse était venue une fois ou deux tempérer ce bonheur. Il se demandait si celle dont il était épris existait ailleurs que dans sa tête; et il s'effrayait du dénouement que cette liaison mystique pouvait avoir. Ma vie, disait-il quelquefois, ma vie est un heureux songe, et j'ai bien peur de m'éveiller!... Mais ces idées

n'étaient que passagères. Il les entrevoyait à peine, et se rejetait ensuite avec ivresse dans les rians mensonges de la nuit.

Sur ces entrefaites, arriva Saint-Fresne. Car l'état de sa santé, le besoin de changer d'ennui, et peut-être aussi l'envie de se retrouver avec Laforêt, le ramenaient tous les ans à la même époque.

Sous le rapport des passions, comme sous tous les autres, les destinées de ces jeunes gens étaient complètement opposées. Jeté de très-bonne heure dans le monde, propriétaire d'un immense revenu, les désirs de Jules furent satisfaits avant de naître. Il n'avait pas seize ans, lorsqu'une femme de trente consentit, de propre mouvement, à être son *mentor;* et depuis lors, le pauvre Saint-Fresne avait obtenu tant et tant de ces succès-là, qu'il en était rassasié. Le dégoût des

plaisirs de ce genre tourna ses pensées vers le mariage. Il allait signer, quand il acquit la preuve que c'était pour sa fortune qu'on le recherchait. Il rompit, et ce souvenir le rendit ensuite tellement défiant, que l'idée de prendre femme ne lui revint jamais. Il retourna à la vie dissipée, et continua à demander à l'inconstance un bonheur qu'elle ne peut pas donner. Ainsi, il émoussait, ou plutôt il ne connut pas les jouissances. Son cœur blasé n'y était pas propre; il mangeait sans faim, buvait sans soif, et triomphait sans aimer.

Le seul plaisir dont il fût susceptible encore, c'est celui qu'il éprouvait à faire le récit de ses bonnes fortunes. Alors, plus qu'aujourd'hui, il était de bon goût d'en avoir, et de bon ton d'en parler. Saint-Fresne, en jeune homme à la mode, se donnait souvent cette petite satisfaction. C'est Laforêt qu'en

dernier lieu il avait choisi pour confident; mais il n'eut pas cette fois à s'en féliciter. Notre jeune négociant crut devoir répondre par de la confiance à la confiance qu'on lui témoignait. Les aveux furent mutuels et se succédèrent. Victor raconta ses rêves, et Saint-Fresne ses réalités. Lorsque personne n'eut plus rien à dire, Jules s'écria tristement : — *Vous êtes plus heureux que moi; vous jouissez sans posséder, et j'ai possédé sans jouir!*

X

ARRIVÉE A PARIS.

J'ai dit, et les faits m'ont appuyé déjà, que l'homme né dans l'opulence ne savait pas en jouir. Cette idée toute pratique n'est pas vraie seulement des plaisirs qu'on se donne avec de l'or, et peut recevoir des applications très-variées.

Le Parisien, par exemple, le Parisien le plus pauvre est un millionnaire d'une espèce particulière, qui se trouve précisément dans le cas dont il s'agit. Par cela seul qu'il est né sur les bords de la Seine, il a sous les yeux, dès l'enfance, les plus admirables monumens; il grandit au milieu des chefs-d'œuvre, il coudoie les artistes, et peut se mettre en rapport avec les hommes célèbres dans tous les genres.

Est-il rien de plus flatteur au monde que cette existence ? Y a-t-il un avantage comparable à celui de vivre dans ce foyer des arts, dans cette capitale de l'intelligence ? Paris, ses salons, ses musées, ses théâtres, voilà le premier des biens, voilà le terme des vœux d'un homme d'imagination et de goût ! Je suis tellement de cet avis, que, si dans nos tems d'événemens imprévus, demain on m'offrait un trône à Stockholm, à Dresde, à

Madrid ou à Constantinople, je l'accepterais peut-être (car tout homme est ambitieux !) mais j'y mettrais pour condition, en signant ma charte, qu'on me donnerait une loge à l'Opéra et que je passerais mes hivers à Paris.

Ce bonheur si envié, ces jouissances si recherchées, le Parisien natif y est généralement insensible. Il a près de lui des musées, et il ne les visite pas! Il rencontre partout des chefs-d'œuvre, et il bâille! Il touche dans la main aux grands hommes, et il n'est pas ému!... Pourquoi tant de froideur et d'indifférence ? C'est que, semblable aux autres riches, l'habitant de Paris ne s'est donné aucune peine pour avoir ces biens ; c'est qu'il n'est pas même venu les chercher; c'est qu'il ne les a ni désirés, ni acquis.

Il n'en était pas ainsi de notre ami Victor.

Il avait long-tems végété en province; ses regards s'étaient portés, en naissant, sur les plaines nues et crayeuses de la Champagne; il avait vu des hameaux, de pauvres villages, des villes sans monumens et sans artistes; il avait rêvé Paris, il l'avait souhaité avec ardeur.

Aussi, comme il fut heureux, seulement en l'apercevant! Que cette avenue de Neuilly par laquelle il entra, lui parut belle! Que les Tuileries se dessinèrent majestueusement devant lui! Comme en les parcourant, comme en voyant le Louvre, le Panthéon, les Invalides, il recueillit bien le fruit de ses souffrances, de son attente et de ses travaux! Tel est l'avantage qu'ont les étrangers et les provinciaux sur l'habitant infortuné de la grande ville. Ce dernier est seul privé des jouissances qu'elle donne à tout le monde; il a vu trop tôt, il ne sentira jamais.

Ce fut Saint-Fresne qui se chargea auprès de Victor des fonctions de *cicerone*, et qui lui fit visiter les monumens. En sa qualité de Parisien, il ne les avait jamais vus, et ce fut une occasion. Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de zèle, mais il n'y prit pas, pour son compte, un plaisir bien vif. Laforêt jouit pour tous deux ! Outre le bonheur qu'il avait de ne pas connaître, il était dans la position la plus favorable pour éprouver ce genre d'émotions; il avait l'esprit cultivé et les sensations vierges.

L'Empire florissait alors. Le puissant génie de Napoléon imprimait à tout le mouvement et la vie. Les édifices s'élevaient de toutes parts, le *Code civil* allait paraître, les nouveaux riches prenaient un vernis d'élégance, et le noble faubourg se repeuplait. A aucune époque, le pays n'avait été si prospère, parce qu'à aucune époque, l'aisance ne s'était trou-

vée répartie sur des classes plus nombreuses. Les douze années qui s'écoulèrent de 1800 à 1812 sont, sans contredit, les plus heureuses de la monarchie de quatorze siècles. On réunissait alors les divers élémens du bonheur : on avait le bien-être matériel par l'industrie, et le bien-être moral par les arts. Les partis étaient calmés, les passions éteintes ; le grand niveau de la révolution existait dans son entier ; car, malgré quelques créations nobiliaires, il n'y avait d'aristocratie en France que celle du mérite. Tel était Paris à l'arrivée de Victor. Riche, ou près de le devenir, il eut bientôt des relations nombreuses. Il connut la Chaussée-d'Antin par lui-même, et par Jules le faubourg Saint-Germain : la noblesse des écus et celle des manières.

Laforêt avait du goût et sentait les arts. Dans ses loisirs, il avait, à Caen, appris le

dessin et la musique; il peignait même assez agréablement. Son désir le plus vif était naturellement de se rencontrer avec des artistes. Cette satisfaction lui fut bientôt donnée. Comme il fut ému en s'approchant de Girodet! avec quel respect religieux il écouta David! Il n'était point non plus étranger à la littérature; il la cultivait en silence. Aussi, quelle ne fut pas sa joie, le premier jour où il assista au cours de Delille, et la première fois qu'il dina avec Bernardin de Saint-Pierre! Il couvait des yeux ces deux écrivains, il recueillait leurs moindres paroles, il était heureux de toucher leurs vêtemens.

Une foule d'hommes célèbres dans tous les genres fréquentaient l'opulente maison dont il devint le commis; et pendant l'absence du maître, il fut chargé quelquefois d'en faire les honneurs. Spirituel, poli, plein de tact, notre jeune Champenois s'en acquit-

tait à ravir et ne perdit aucune des sensations que cette position pouvait lui donner. Bien différent des petits esprits, qui, vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres, rougissent de ce qu'ils ont été, Victor y pensait souvent, et en parlait quelquefois. En cela, il était heureux, car le passé pour lui améliorait le présent. Au milieu des salons dorés, parmi les banquets et les fêtes, une idée lui était toujours présente et se mêlait à tout pour tout embellir. Il se rappelait que celui, qui, à vingt-quatre ans, recevait une société si brillante, à dix ans faisait la roue sur un grand chemin.

XI

L'OPÉRA ET MADAME LAFORÊT.

Un de mes amis, qui n'a eu d'odorat qu'à dix-huit ans, m'a souvent parlé du ravissement qu'il éprouva lorsque, pour la première fois, l'odeur d'une fleur se révéla à lui. Il m'a raconté avec délices les plaisirs successifs qu'il dut au développement complet de cet organe *acquis*. Pourquoi, bien que plus

parfaits, ses autres organes n'avaient-ils point produit la même impression sur lui ? c'est qu'il les possédait en naissant.

Si, après nous avoir manqué d'abord, nos sens nous arrivaient un à un, de manière que chacun d'eux eût le mérite d'une faculté nouvelle, il y aurait là des jouissances pour une vie entière !... On a quelquefois essayé de donner au vulgaire une idée des joies de l'autre monde. Si j'avais à les expliquer, je ne les chercherais point ailleurs. A mes yeux, elles consisteraient dans l'acquisition de *sens* nouveaux et multipliés, donnant lieu successivement à des sensations multipliées et nouvelles. Un pareil avenir parlerait éloquemment à l'imagination de tous, et tel serait mon paradis si j'étais prophète.

Le bonheur que je m'efforce ici de retracer en grand et hors des limites de la nature

humaine, Victor Laforêt l'éprouvait, en petit, dans le cercle étroit de nos facultés. Parti de très-bas pour arriver comparativement assez haut, il avait passé par toutes les impressions agréables des situations intermédiaires. Pour lui, chaque année avait eu sa révolution, chaque jour son progrès, chaque heure son plaisir.

Je l'ai laissé à peine majeur, propriétaire d'un petit clos, et commis-intéressé d'un banquier de province; et je n'ai point dit comment il s'éleva au-dessus de cette position. Je reprends les faits. La maison de Caen n'était que l'annexe d'une maison de Paris. Celle-ci avait pour chef un homme habile, mais vieux, qui, depuis quelque tems, cherchait un successeur. Les talens de Victor le désignaient naturellement pour ce choix; on l'appela, et l'épreuve fut heureuse. A l'étroit dans une petite ville, la

capacité de Laforêt se donna carrière sur la vaste place de Paris. On admira tout d'abord la précision de son coup-d'œil et la netteté de son esprit. Bientôt quelques entreprises aussi sages que hardies témoignèrent de son habileté, et le placèrent à la tête de la haute banque. Pour prix de ses services, il devint alors *Associé.*

Ce fut vers cette époque qu'il se décida à envoyer chercher sa mère. Tant de bonheur l'accablait, il sentait le besoin d'en répandre une partie sur elle. Toute infirme qu'elle était, la bonne femme n'hésita pas à venir, et se mit en route au premier signal. On peut juger de tout ce qu'elle sentit, quand elle trouva son fils estimé, considéré, chéri, et occupant une belle position dans la première ville du monde. Elle en pensa mourir!... Et cet excellent Victor, quelle ne fut pas son ivresse! Comme il était heureux de la voir

heureuse, et de la voir heureuse par lui ! Depuis quelque tems, il commençait à s'accoutumer trop au bien-être; cet incident réveilla ses sens engourdis, sa joie se retrempa dans la joie maternelle.

Elle n'avait jamais vu Paris, et son fils lui servit de guide. Il prit sur ses nuits pour lui donner une partie de ses jours ; il lui montra successivement tout ce qui pouvait l'intéresser. Mais ce qu'il tenait principalement à lui faire connaître, c'était le grand Opéra. Il se rappelait l'effet que les pompes de ce spectacle avaient produit sur lui ; et après avoir joui de ses propres sensations, il voulait jouir de celles de sa mère.

Sa première demande n'eut aucun succès, elle opposa des scrupules religieux. Il insista; une lutte s'établit, en elle, entre l'amour maternel et la conscience, et ce fut la con-

science qui succomba. Victor loua donc une loge, et en distribua les places aux personnes de son intimité. J'oubliais de dire qu'à l'arrivée de sa mère, il lui avait insinué doucement la proposition de mettre son costume un peu en harmonie avec celui du tems. Mais on brise avec peine les habitudes d'un demi-siècle ; elle refusa, et en fils respectueux, Victor n'insista plus.

Les voilà partis, les voilà rendus à l'Opéra! Comme madame Laforêt n'était jamais entrée dans un théâtre, l'aspect de tant de monde assemblé lui rappela, sans qu'elle s'en rendît compte, le seul endroit où elle eût vu une pareille foule ; et par un premier mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, elle commença un signe pieux, bien déplacé dans un lieu si profane!... Son fils lui saisit la main, et arrêta en souriant le geste commencé.

On se place, on s'assied ; l'affluence était

grande. Remplie d'un public élégant, la salle offrait aux yeux la plus belle, suivant moi, de toute les décorations ; elle était parée de têtes humaines. Ce premier coup-d'œil frappa vivement madame Laforêt. Au lever du rideau, ce fut bien une autre affaire, elle resta émerveillée, éblouie ! Quant à Victor, on conçoit que, pour lui, le spectacle c'était la spectatrice. Suspendu à ses regards, il lisait dans sa pensée, épiait ses impressions, était heureux de ses surprises.

Pendant l'entr'acte, le parterre se retourna, comme c'est l'usage. Madame Laforêt, à qui on avait fait les honneurs, se trouvait sur le devant de la loge, en habits de province et en petit bonnet. Auprès d'elle était son fils, et derrière eux des jeunes gens aux brillantes manières : ce contraste devait attirer et attira les yeux. On se lève, on regarde, on monte sur les banquettes. Victor était connu,

et son nom circula. A son air attentif, à sa respectueuse déférence, on comprit que c'était sa mère. Quelques freluquets en sourirent, et lancèrent des épigrammes. Mais comme le sentiment de ce qui est bien se trouve toujours dans les masses, la grande majorité fut attendrie. A chaque entr'acte, cette scène se renouvela, et la salle entière finit par y prendre part!.....

Quant à notre banquier, il demeura étranger aux impressions diverses dont il était l'objet. Il ne les vit pas, il n'avait d'yeux que pour sa mère!!...

XII

SAGESSE ET PROSPÉRITÉ DE LAFORÊT. — ÉMULATION DE SAINT-FRESNE.

L'année suivante mourut d'apoplexie le chef respecté de la maison de banque à laquelle appartenait Victor. Ce dernier était le successeur naturel. On rédigea un nouvel acte social, et son nom, depuis ce jour, figura en tête de toutes les transactions.

Ce fut seulement alors qu'il se donna un cabriolet. Il aurait pu, certes, aller jusqu'aux honneurs de la voiture, et ses amis le lui conseillaient ; mais il ne le voulut point. Il avait pour principe qu'il fallait que la dépense suivît, mais d'un peu loin, les progrès de la recette. Également opposé à la prodigalité de Saint-Fresne et à la parcimonie du vieux Simonet, il tenait à ne sacrifier ni l'avenir au présent, ni le présent à l'avenir.

Son intérieur était sur un pied fort honorable, non parce qu'il aimait le luxe, mais parce que les convenances lui disaient que les choses devaient être ainsi. Il n'éprouvait de besoins d'aucune espèce, et quand il se présentait une occasion de faire des acquisitions nouvelles, son premier mouvement était toujours de s'abstenir. C'est par réflexion que la plupart des hommes économisent ; c'est par réflexion que Victor dépensait.

De si bons, de si sages exemples produisirent leur effet sur Jules, qui forma le projet d'imiter son ami. Las de voir son revenu décroître, las de se trouver victime de la rapacité de ses intendans, il prit un jour le parti courageux de les renvoyer tous, et se mit à gérer lui-même. Mais ce fut bien pis vraiment! Au lieu d'être à la merci d'un voleur en grand, qui, dans son propre intérêt, empêchait tous les vols en petit, le pauvre Jules devint la proie d'une foule de fripons subalternes. Au lieu de faire la fortune d'un seul, il la fit de dix, et, à la fin de l'année, le déficit fut triplé. Voilà où aboutit le zèle du malencontreux Saint-Fresne.

Et pouvait-il en être autrement? Pour administrer de grands biens, il faut surveiller; pour surveiller, il faut de petits soins, de la fixité, de la patience. Il ne possédait

aucune de ces qualités; loin de là, on trouvait en lui les défauts qui y correspondent : de l'abandon, de l'inconstance, et (qu'on me permette de le dire) une sorte de paralysie de l'attention.

Comme il n'était ni entêté ni vain, cet excellent jeune homme ne tarda point à se juger. Il se reconnut incapable, et en fut profondément découragé. Dans son désespoir, il se rendit avec Simonet chez notre banquier, lui exposa sa situation, lui demanda humblement conseil et assistance. Victor fut touché de l'état où il le vit. Après avoir réfléchi quelques instans : — Embrassez-moi, s'écria-t-il; vous êtes sauvé! et voici comment. J'arrangerai votre fortune de manière que tout puisse être affermé et n'exige plus de surveillance. Comme banquier, j'opérerai ensuite moi-même les re-

couvremens; je me chargerai de la recette, chargez-vous de la dépense.

— C'est, dit Jules avec un sourire, une besogne dont je m'acquitterai à ravir. Il faudra voir, répondit le vieux Simonet en secouant la tête. Puis il murmura entre ses dents que, sauf exception, on ne sait conserver que ce qu'on a su acquérir.

Six semaines après, le plan dont il s'agit était en pleine exécution. On avait dénaturé quelques propriétés pour en simplifier la gestion; et, grâce à ces changemens, tout devint aisé, surtout pour Jules, qui n'eut plus qu'à donner des délégations sur Victor.

Pendant quelque tems, tout alla bien ainsi, du moins en apparence; mais l'illusion ne fut pas longue, et la fin de l'année fit

connaitre un incident fâcheux qu'on n'avait pas prévu. Saint-Fresne, comme on sait, joignait au goût de la dépense un caractère faible et l'habitude de ne pas compter. On va loin avec ces défauts ! La facilité de créer du papier-monnaie en amena l'abus. Du tems où les fonds arrivaient directement chez lui, le vide de sa caisse l'avertissait qu'il falloit s'arrêter, et c'est ce qu'il faisait quelquefois. Mais le jour où il n'eut plus qu'à signer des mandats, il en signa tant et tant, qu'au moment où l'on régla son compte, il avait énormément dépassé son budget. Il fallut donc toucher encore au patrimoine, il fallut laisser en paiement quelques fermes à Laforêt.

Le gros Simonet, qui avait pressenti ce résultat, souriait philosophiquement dans son coin. Ce n'est pas qu'il fût satisfait, car

il aimait Saint-Fresne; mais deux raisons l'empêchaient de s'affliger : l'amour-propre de voir ses prévisions réalisées, et la pensée que Jules était riche encore. Il croyait d'ailleurs que tout ce qui arrivait devait nécessairement arriver. A chaque événement funeste, tant mieux! disait-il à son jeune ami, tant mieux! On ne s'instruit que par ses pertes, on ne s'éclaire que par ses souffrances. Vous finirez par être en état de gérer votre patrimoine. — Oui, quand je n'en aurai plus, répondait le triste Saint-Fresne.

Ces diverses mésaventures avaient considérablement réduit sa fortune, ce qui le força de réduire aussi son état de maison. Ce changement en amena d'autres; beaucoup d'*habitués* s'éloignèrent, et, à chaque suppression, il perdait un ami.

On pense bien que Laforêt ne fut pas du

nombre des déserteurs, et que Simonet resta fidèle. La capacité d'affection de ce dernier n'était pas grande; mais il ne l'éparpillait pas, et en faisait une sage répartition. Il la concentrait toute entière sur trois individus: lui d'abord, puis un bel *Angora* et Saint-Fresne. Ces trois penchans étaient inégaux et différemment motivés. Il s'aimait lui-même par esprit de justice; il aimait son chat à cause de la ressemblance des caractères; il aimait Jules, parce qu'il l'avait vu naître.

Il n'oubliait pas non plus qu'il devait tout à cette famille, et c'était pour lui une source de chagrins réels. Quand il examinait de sang-froid tant de catastrophes, quand il voyait une fortune de *deux cent mille francs de rente*, réduite au bout de douze ans à trente mille, il en était profondément affligé. Il disait un jour à cette occasion, en s'attendrissant et en versant des larmes: — Les dis-

grâces du pauvre enfant ne font que m'attacher davantage. Du tems de sa prospérité, je ne dînais chez lui que trois fois par semaines ; depuis ses malheurs, j'y dîne tous les jours.

XIII

VICTOR S'ACQUITTE ENVERS SON PREMIER BIENFAITEUR. — SIMONET DOTE SA NIÈCE !.....

Pendant sa naissante prospérité, comme à l'apogée de sa fortune, jamais Victor n'en avait oublié l'auteur. Ce dernier l'avait obligé par mégarde, sans doute; mais le fils de la veuve ne pensait point ainsi, il ne cherchait

pas de prétexte pour être ingrat. Bien souvent, au contraire, dans ses conversations avec madame Laforêt, il se plaisait à rappeler la pièce d'or, première origine de sa fortune; bien souvent, le souvenir de celui qui l'avait donnée se mêlait à leurs causeries du coin du feu. Il aimait à revenir sur ce sujet, et sa reconnaissance, loin de s'affaiblir, augmentait graduellement avec sa richesse. Quant à sa pieuse mère, qui, dans ce qui s'était passé, voyait le doigt de la Providence, elle s'attendrissait à la seule idée du bienfait et du bienfaiteur. Ainsi, en cela comme dans tout le reste, leurs deux cœurs se trouvaient à l'unisson.

Il était riche, disait quelquefois Victor! mais, à notre époque de bouleversemens, est-il une fortune assurée? peut-être a-t-il maintenant perdu la sienne, peut-être est-il dans

le besoin... Si je le savais, si je pouvais le rencontrer un jour, que je serais heureux de m'acquitter, en lui offrant une partie de ce que je possède ! . . . Mais comment exécuter cette pensée? comment découvrir un homme, dont on ne connaît ni la demeure, ni le nom? Quand Laforêt habitait encore à Sommessous, il avait fait vingt démarches à ce sujet, et, de Caen, il avait écrit pour qu'on en fît encore; mais elles avaient été constamment infructueuses.

Cette impossibilité de retrouver celui à qui il devait tout lui inspira une résolution tout-à-fait neuve. Il chercha, dans les environs, un jeune garçon, malheureux et intéressant comme lui, comme lui sans pain et sans asile. Il le prit, et se chargea de son avenir. Touchante illusion d'une ingénieuse reconnaissance! il voulait payer à l'un la dette contractée vis-à-vis de l'autre; c'est

ainsi que les anciens élevaient un tombeau vide, pour y pleurer un ami mort dans un pays lointain!.....

Lorsqu'il eut fait donner à Gustave un commencement d'éducation, Laforêt l'appela près de lui, et l'occupa dans ses bureaux. Ce jeune homme était plein d'aptitude, et Victor, qui tous les jours s'attachait à lui par ses bienfaits, avait conçu d'avance une foule de projets pour son avenir.

Les choses en étaient là, et le protégé avait vingt ans (presque l'âge du protecteur) quand Simonet reçut la visite d'une très-jolie nièce de province. Gustave devint amoureux de la jeune fille, lui plut, et la demanda en mariage. On le refusa, parce qu'il n'avait pas d'état; mais Victor, facile et bon, vint au secours des deux infortunés. Pour rendre cette union possible, et adoucir les parens

Bas-Normands, il voulut bien améliorer le sort de son pupille ; mais il y mit pour condition que l'abbé l'imiterait. Votre nièce, dit-il à Simonet, votre nièce est jolie et bien élevée, il faut une dot pour faire passer cela. Je la réclame. A ces mots, le pauvre homme devint pâle d'effroi ; il essaya de se défendre et de balbutier quelques excuses ; mais ce fut en vain. Serré de près, poussé dans ses derniers retranchemens par son adversaire, il lui fallut s'exécuter. Il promit alors (mais que cette promesse lui coûta !) il promit de donner *quatre mille francs* à la jeune fille ! . . . Pour cela, dit-il, il faudra me saigner à blanc.

Malgré la modicité du cadeau, Victor accepta; mais il exigea que le sacrifice fût consommé à l'instant même. Le cher oncle, en conséquence, se rendit sur-le-champ chez

son homme d'affaires, et réalisa la somme convenue. Comme il en sortait muet, contristé et portant le deuil de sa munificence, il rencontra, dans la rue, un groupe de curieux en contemplation devant des caricatures. Il s'y mêla, et crut bientôt sentir qu'on lui dérobait quelque chose. Il reconnaît son voleur, s'élance à sa poursuite, entre avec lui dans une allée, et le saisit à la gorge. L'homme arrêté tombe aux genoux de son vigoureux antagoniste. *Monsieur! monsieur!* dit-il, *c'est ma première faute; ne me perdez pas, voici votre portefeuille.* Désarmé par ces paroles et par un accent de bonne foi, l'honorable académicien lâche prise, gronde quelque peu, et s'éloigne sans porter plainte.

Rentré chez lui, quelle est sa surprise! Ce n'est pas *quatre mille francs* en billets

de la Banque de France, qui lui ont été rendus, c'est *cinquante mille francs* en banknotes. Le voleur éperdu s'était trompé de portefeuille!

Simonet, qui avait de la probité, fit toutes les recherches, toutes les publications possibles dans les journaux, pour découvrir le propriétaire de ces effets. Point de réponse, nul indice même qui pût le mettre sur la voie. Il lui fallut prendre son parti, et se résigner à garder l'argent. Dans la joie qu'il en éprouva, et conformément sans doute à un proverbe trop connu pour que je le cite, il eut alors un accès de libéralité. Eh bien! dit-il en enflant ses joues et en épanouissant sa figure, puisqu'il en est ainsi, puisque le ciel nous vient en aide, je serai grand, et Adèle sera heureuse!...

En conséquence, il se remboursa d'abord de ses quatre mille francs. Il donna ensuite quarante-six mille francs *gratis* à sa nièce : c'est la seule fois qu'il ait été généreux.

XIV

VICTOR VA A L'EXPOSITION; CE QU'IL Y VOIT. — DÉSESPOIR.

Victor n'avait pas encore une grande fortune, mais il ne pouvait manquer d'y arriver bientôt; car il se trouvait, dans la haute banque, l'un des premiers par les affaires, et le premier par son talent. Son nom était

connu sur toutes les places de l'Europe, et sa signature inspirait la confiance à Berlin comme à Londres, à Francfort comme à Cadix.

On pense bien qu'avec une position pareille, il était à même de faire les mariages les plus brillans. Quand un homme est riche, il trouve partout des femmes qui désirent l'épouser pour son bon caractère. Victor reçut, en ce genre, de nombreuses propositions, mais il les refusa toutes. Son amour métaphysique lui avait long-tems suffi; et bien qu'à force de le combattre, il fût parvenu, non à l'étouffer, mais à l'affaiblir, il était resté, dans son esprit, une exigence romanesque, qui lui faisait repousser toute espèce d'insinuations. Il avait d'ailleurs des rechutes d'amour assez fréquentes. Le souvenir de la mystérieuse jeune fille le poursuivait de loin en loin; et, à certaines

époques, il en rêvait la nuit, il y rêvait le jour.

Pour échapper à cette obsession d'idées, qui le fatiguaient et le charmaient à la fois, il avait la ressource du travail et celle du raisonnement. Est-il possible, se disait-il, qu'un homme sérieux comme moi se laisse aller à une semblable chimère? qu'un homme doué de bon sens aime une femme qui n'existe pas? Si un tel fait était connu, il y aurait de quoi en mourir de honte.

Après s'être ainsi gourmandé lui-même, il prenait le dessus pour quelques jours, et imposait silence à une faiblesse dont il avait, du reste, fort peu multiplié les confidens. Sa mère, sa tendre mère ignorait tout; et si Jules savait quelque chose, c'est que la camaraderie, l'occasion et des ouvertures du même genre avaient provoqué cet aveu. Ajou-

tons qu'il n'était pas à se repentir de l'avoir fait.

Il y avait six mois que, maître de lui-même, Victor se livrait sans réserve aux travaux du cabinet, et que les choses d'imagination ne troublaient plus sa paisible existence, lorsque le souvenir de celle qu'il croyait avoir oubliée vint l'assaillir encore au milieu de ses registres et de ses commis. Après d'inutiles efforts pour le chasser, impatienté de son impuissance, il sortit à pied dans l'espoir de se distraire, et se dirigea vers le Louvre sans savoir pourquoi. C'était l'époque de *l'Exposition*. Porté par le flot des curieux, il entre, il se promène, il parcourt plusieurs salles, et regarde une foule de tableaux sans les apercevoir. Loin de se décourager pourtant, il continue d'errer au milieu de la foule. Après une demi-heure de cette marche purement machinale, il sent

peu à peu son ennui disparaître, et diminuer le vague de son esprit. Bientôt il sait où il est, il prête attention à ce qui l'entoure, il considère avec intérêt les tableaux qu'il rencontre, et finit par avoir toute la liberté de sa pensée.

Le sentiment de cette situation le rendit heureux. Il marchait et respirait à l'aise. Entré malade, il se félicitait de sortir guéri, quand tout-à-coup, à la porte même du Musée, ses yeux se troublent, ses jambes fléchissent, un froid saisissement s'empare de tout son corps... Puis, dans le même instant, le sang reprend son cours, et la vie, le bien-être, affluant rapidement de toutes parts, ont ranimé ses forces, coloré ses joues, épanoui son cœur.

Que s'était-il donc passé, et qui avait produit ces deux commotions violentes? Le

croirait-on ? Il venait de découvrir, de contempler, de reconnaître... le portrait, oui, le portrait à l'huile, au naturel, en grand... de qui ? de la vierge de ses rêves !... Ce n'est point un prestige, une illusion : voilà sa taille aérienne, voilà sa bouche, pleine à la fois d'expression et de modestie ; voilà ses traits si fins, sa douceur animée, et le sourire de ses yeux !

— Elle existe ! dit-il alors en bondissant de joie, elle existe, je la verrai ! A ces mots, il saisit son *livret* précipitamment, il en parcourt, il en presse les feuillets. Arrivé à la page qu'il cherche, qu'aperçoit-il ? Point de nom, mais cette indication unique : *Plusieurs portraits de femmes sous le même numéro. Peintre, M. Ernest.*

Il jette la brochure à ses pieds, et demeure pétrifié de désespoir. Mais bientôt une idée

naturelle s'offre à son esprit : le peintre connaît l'adresse, le peintre me la donnera! Ramasser le livret, y chercher la rue de l'artiste, prendre une voiture, voler au domicile indiqué, fut pour Laforêt l'affaire d'un moment. Il sonne, il entre, il se présente, les yeux égarés, le visage en feu. Il demande à l'auteur du portrait de vouloir bien lui dire l'adresse de l'original.

— Monsieur, quels sont vos droits pour la réclamer?

— Mes droits!... J'ai le plus vif désir de la connaître.

— Je ne puis vous la donner.

— Il y va de mon bonheur, de mon existence!

— Monsieur, ce portrait est un portrait de fantaisie.

— Impossible! je sais qu'elle existe.

— Il me semble que je suis croyable quand j'affirme un fait.

— Elle existe, j'en suis sûr ! et j'exige...

— J'ai eu l'honneur de vous déclarer, et je vous répète, que c'est un ouvrage d'imagination.

En achevant ces mots, le peintre, homme froid, âgé, et dont j'aurai occasion de vous parler encore, conduisait poliment son interlocuteur dans la direction de la porte. Celui-ci eut beau insister, remplacer le ton élevé par le ton caressant, les menaces par les prières, tout fut inutile. L'artiste impitoyable l'accompagna gracieusement jusqu'à l'escalier, proféra un dernier refus, et salua notre jeune visiteur avec la même politesse et la même impassibilité.

Le coup fut terrible, et Victor passa la nuit dans la plus vive agitation. Le lendemain et les jours suivans, il eut beau, sous divers prétextes, envoyer secrètement des émissaires pour essayer d'avoir des renseignemens par eux; réponse toujours négative de la part du peintre.

Battu de ce côté, l'infortuné ne se rebuta point. *Si elle est ici, si elle existe*, dit-il, *c'est dans les lieux publics que je pourrai la trouver; car elle est, à coup sûr, provinciale ou étrangère*. Aussitôt il se met en quête. Il fréquente les spectacles, les promenades, les bibliothèques et les musées. Il parcourt les environs de Paris, surveille toutes les réunions, devient l'habitué de toutes les fêtes. Dans ces courses multipliées, il examine tous les visages de femmes, il plonge du regard sous tous les chapeaux, il interroge toutes les tailles. Vains efforts! dé-

marches perdues! Après avoir négligé un mois ses travaux, après avoir, durant un mois, passé inutilement dehors une partie de ses nuits et toutes ses journées, le malheureux Victor rentra chez lui, et se remit aux affaires, plus découragé et plus amoureux que jamais.

XV

LE CAFÉ AU LAIT. — PEINES DE COEUR. — VIERGE DE RAPHAEL.

Depuis que la chimie s'est introduite dans les arts, notamment dans celui de la cuisine, les *plats* ne sont pas devenus meilleurs, mais on sait un peu mieux pourquoi ils sont bons. L'analyse et la théorie nous apprennent qu'en

ce genre, on réussit généralement par les contrastes, et que rien ne flatte le palais plus agréablement que le mélange de l'*acide* et du *doux*, du *sucré* et de l'*amer*. Le talent culinaire consiste à varier, à multiplier, à déguiser ces oppositions; et c'est ainsi que les savans expliquent le succès du *café au lait*, qui est devenu, dans l'Europe moderne, le déjeuner à peu près universel.

Ce qui est vrai dans l'ordre physique, ne l'est pas moins dans l'ordre moral; il y faut aussi des combinaisons et des mélanges. La continuité du plaisir est insipide, l'homme a besoin d'impressions, non-seulement diverses, mais contraires; il a besoin de privations et de souffrances.

Le jeune Laforêt en était précisément là. Au milieu des nombreuses situations qu'il avait traversées, il lui manquait d'avoir été

malheureux. Ce complément du bonheur lui fut donné.

Le pauvre garçon passa, dans l'anxiété la plus cruelle, les trois mois qui suivirent sa visite au Musée. Son chagrin était d'autant plus vif, qu'il n'osait le confier à personne. De tels incidens, il le sentait bien, n'étaient point en rapport avec la gravité de son état et celle de son caractère. Comme le tems adoucit tout, il arriva qu'après quelques mois, l'abattement, chez lui, prit la place du désespoir; la mélancolie, celle de la douleur. Il essaya de se guérir tout-à-fait; mais, malgré ses efforts, le vide et la langueur le suivaient partout. Il donnait quelquefois le change à son esprit, jamais à son cœur. La tristesse s'était infiltrée en lui, était devenue presque physique. Si, au milieu de ses calculs de banquier et de ses études d'artiste, il

perdait parfois la pensée de son malheur, il en avait toujours la sensation.

Cette douloureuse existence devint si visible en se prolongeant, qu'elle frappa l'inattentif Saint-Fresne. Il en fut ému, et voulut y porter remède; mais il fallait une main plus délicate que la sienne. Avec sa maladresse accoutumée, il attrista son ami, en s'efforçant de l'égayer. Dans l'ardeur de son zèle, il le raillait, le persiflait, aiguisait de jolis mots sur le financier *romanesque!*

Victor avait en effet ce défaut, qu'il devait en partie à sa mère, en partie au siècle et au monde dans lesquels il avait vécu. Qui n'est pas un peu *romanesque* aujourd'hui? Il y a de l'exagération dans les mots, dans les idées, dans les livres, dans l'air; chacun est en représentation vis-à-vis de lui-même, chacun se regarde faire, s'écoute sentir, et,

tout plein de ce qu'il a lu, enfle ses passions pour y atteindre. Ce travers, presque universel, est le résultat de trois cents ans de civilisation raffinée. A la renaissance des arts, les auteurs de *romans*, pour produire de l'effet, n'empruntèrent à la société que les situations bizarres, les caractères outrés, les passions exaltées; et en cela, ils furent narrateurs très-infidèles. Mais leurs ouvrages, beaucoup lus, ont fini par agir graduellement sur nous. A force de peindre des mœurs fausses, ils les ont rendues vraies; à force de montrer l'exception, ils en ont fait la règle. Delà vient que, de notre tems, le *naturel* le plus parfait est toujours un peu artificiel.

Tel était notre ami Victor. Son imagination ardente l'était devenue davantage avec les années; et comme les affaires de banque la satisfaisaient peu, c'est au-dehors qu'elle cherchait un aliment.

Quand Jules s'aperçut que les épigrammes ne réussissaient pas, il prit un autre ton pour regagner la confiance de son ami. Il y parvint, et leur situation respective redevint simple et facile. Victor raconta son aventure, il la raconta vingt fois, et Saint-Fresne écouta toujours. C'est le meilleur calmant pour les plaies du cœur, mais ce calmant ne les ferme pas.

Les choses en étaient là, lorsque, parcourant un jour les galeries du Louvre, Laforêt fit remarquer à Jules une belle tête de Raphaël, qui ressemblait, selon lui, à la dame de ses songes. L'idée de cette analogie frappa Saint-Fresne, qui bâtit tout un plan là-dessus. En conséquence, il se présente un matin chez notre banquier, traverse bruyamment les antichambres, arrive à lui, et, du ton grave qu'il prenait toujours, quand il allait faire quelque sottise :

— Remerciez-moi, dit-il, je viens vous rendre un service.

— Quel service ?

— Je vous apporte des nouvelles de votre inconnue.

— Où est-elle ? que fait-elle ? parlez.

— Brrrrr.... quelle pétulance !

— Au fait, je vous en supplie.

— Eh bien ! votre inconnue...

— Mon inconnue ?...

— N'existe pas, et vous êtes épris... d'une Madone.

— D'une Madone ?

— Vos yeux l'avaient admirée dans quel-

que peinture ; vos rêves l'ont reproduite habillée à la moderne ; votre amour n'est qu'une réminiscence.

— Quelle folie !... Et l'exposition ? et le peintre ?

— Le peintre est un plagiaire aussi. Vous avez tous deux pris à Raphaël, lui un joli portrait, vous une maîtresse. La preuve, la voici :

Il sonne à ces mots, et on apporte de l'antichambre un tableau fraîchement encadré. Il avait fait copier la Vierge du grand-maître, et il l'offrit à son ami, avec accompagnement d'éclats de rire et de réflexions, qu'il essaya de rendre fort gaies.

Cette plaisanterie, qu'il trouvait excellente, ne parut pas telle à l'amoureux Victor. Elle avait un côté vrai, qui le blessa. Il se de-

manda, quand il fut seul, si ce badinage ne cachait pas un grand fonds de raison. En effet, se disait-il, cette femme que j'adore, qui me garantit qu'elle soit au monde ? Le seul homme qui ait pu la connaître déclare formellement qu'elle n'existe pas. Quant à la ressemblance qui me frappe, ne peut-elle pas être un des mille jeux du hasard ?.. Et sur la foi de pareilles chimères, j'ai laissé exalter mon imagination, compromis mon avenir, troublé mon bonheur ! Insensé ! qu'ai-je fait de cette sagesse dont j'étais si fier, de cette rectitude d'esprit qu'on estimait en moi ?... Je suis bien malheureux ! Eh quoi ! cet espoir tant caressé par moi serait détruit ? ma vie entière serait un long rêve, et de tout ce qui a jusqu'ici charmé mon existence, il n'y aurait de réel que mon amour ?

Telles étaient les pensées tumultueuses qui se pressaient, s'entrechoquaient dans sa tête.

Après tant de jours d'illusions, tant de nuits de béatitude, tombé de si haut, le pauvre jeune homme en était tout brisé, et put même craindre un moment que la violence de sa chute ne fît détraquer sa raison. Heureusement pour la nature humaine, qui sans doute n'y résisterait pas, les profondes émotions ne sont pas durables. La réaction n'est jamais loin; et à la suite d'oscillations plus ou moins longues, l'équilibre se rétablit. C'est ce qui eut lieu pour Victor. Il traversa une semaine d'agitations pour arriver à l'état de calme.

Saint-Fresne, qui avait pitié de lui, et ne lâchait pas prise, vint le voir précisément alors. Il s'approcha de lui avec intérêt, et lui prenant la main :

— Votre situation, lui dit-il, m'afflige. Pour en sortir, il faut frapper un grand

coup, il faut essayer des plaisirs, et vous attacher à une femme. Afin de détruire cet amour fantastique, laissez-moi vous introduire dans un monde vrai, qui vous fera oublier l'autre. Là, du moins, vous trouverez un avantage, vous verrez votre ennemi en face.

Moitié convaincu, moitié de force, l'excellent Victor céda. On le conduisit dans un salon élégant, où tout était nouveau pour lui, et où sa curiosité fut vivement excitée. Sous les yeux et la direction de Jules, il fit sa cour, il fut aimable et bien vite aimé. Le succès l'anima, il se rendit pressant, il devint tendre, et déjà les obstacles s'aplanissaient devant lui; mais au moment décisif le courage lui manqua. Cette aventure, comme on voit, tourna un peu court, et ne fit qu'attirer sur Laforêt les sarcasmes de son ami. Elle eut un autre résultat pourtant, celui de l'ar-

racher à sa mélancolie, et de le rendre à ses travaux. S'il ne réussit pas dans ses efforts pour en aimer une autre, il parvint à se distraire un peu de celle qu'il aimait.

Dans les premiers jours de ce changement, il fut si heureux, qu'il s'en exagéra l'importance et se regarda comme sauvé. La gaîté lui revint; il courait les bals, les salons; il se réjouissait, il s'étourdissait, il croyait à sa guérison, et en parlait sans cesse à Jules. Hélas! le pauvre garçon avait plus de bonne foi que d'expérience; il ignorait qu'on aime encore, quand on dit tant qu'on n'aime plus.

XVI

VISITE D'UN NOUVEAU PERSONNAGE. —
DÉPOT D'ARGENT.

— Entrez, bon abbé! Je ne suis pas chez moi, mon portier a dû vous le dire; mais je lève bien volontiers la consigne pour vous.

— Permettez, mon cher monsieur, que je vous présente M. d'Alincourt, ami de Saint-

Fresne depuis six mois, et le mien depuis vingt ans... Il s'agit de déposer trois cent mille francs entre vos mains.

— A vous? cher abbé! je vous en fais mon compliment.

— A moi, juste ciel! y pensez-vous?... Trois cent mille francs à moi! Est-ce qu'un pauvre académicien a jamais possédé une pareille somme?

— Abbé, ne vous faites donc point si petit! Vous n'êtes pas seulement académicien, vous êtes Employé de l'État. Outre les quinze cents francs de l'Institut, vous avez, au Trésor, un traitement que vous touchez, dit-on, avec beaucoup d'exactitude. Précédemment, et de tems immémorial, vous en receviez un aux *fermes et gabelles;* vous n'avez donc jamais manqué! En résumé, vous vi-

vez de rien, vous placez vos fonds à gros intérêt, donc vous êtes tout cousu d'or!

A ces mots, Simonet pâlit; il essaya de balbutier qu'il n'avait pas été heureux dans ses placemens, et qu'il avait perdu ses faibles économies. Puis un gros soupir s'échappa de sa poitrine. Il était difficile, en effet, de mettre le brave érudit dans une situation plus pénible; et c'est ce que remarqua Laforêt. Il avait bon cœur, il eut pitié de lui, et, pour changer d'entretien, se tourna vers l'inconnu. Ce dernier était un petit homme, assez jeune encore par l'âge, mais usé par la maladie et la souffrance. Il avait les yeux enfoncés et brillans, le dos voûté et la figure animée, les idées vives et la parole lente : c'était, en un mot, un vieillard de quarante-cinq ans.

Quand il s'aperçut que Victor le regardait, et semblait attendre une explication. — Mon-

sieur, lui dit-il, ce qui m'amène auprès de vous, c'est l'estime que vous m'inspirez, et dont j'espère vous donner des preuves.

Vous voyez devant vous le plus malheureux des hommes! Après six mois de l'union la plus douce avec la seule femme qui m'ait jamais été chère, je l'ai perdue, et ma vie, depuis lors, s'est consumée dans les regrets. Il ne me reste, de ma famille entière, que des parens assez proches pour hériter selon la loi, et pas assez pour m'aimer. Je m'étais entouré d'eux cependant; ils avaient mon affection, et je croyais à la leur. Mais un incident vient de m'apprendre que ces hommes, comblés par moi de marques d'amitié, en étaient indignes; que mes dons, loin de les satisfaire, n'ont fait qu'irriter leur cupidité; et qu'au lieu de me savoir bon gré de ce que je devais leur laisser en mourant, ils me savent mauvais gré de vivre. Cette découverte,

comme vous pouvez croire, a changé mes sentimens à leur égard. Il serait trop pénible d'enrichir des ingrats! Je ne le ferai point, et tel est le motif de ma démarche auprès de vous.

— Le parti que vous prenez, monsieur, est grave et sûrement juste. Permettez-moi néanmoins de répondre par une observation à la confiance dont vous m'honorez. Je me considère, en cette circonstance, comme un magistrat, comme un confesseur, en quelque sorte. Êtes-vous certain que vos parens répondent si mal à vos bontés pour eux?

— Extrêmement certain. A l'exemple de certain personnage de comédie, je n'ai point fait le mort pour éprouver mes héritiers; un tel artifice est au-dessous de mon caractère. Mais le hasard m'a servi : une léthargie réelle de quelques instans m'a mis à même de tout

voir et de tout entendre... Imaginez, monsieur, combien il est cruel d'avoir autour de soi, près de soi, des hommes dont l'avide impatience voudrait hâter le tems, qui interrogent vos yeux, épient vos douleurs, comptent vos pulsations, et semblent croire que chaque jour que vous vivez est un vol que vous leur faites! Voilà ma position, voilà ma vie.

(Ici, il fit une petite pause, puis il reprit :)

La parenté, quand elle n'est pas directe, n'est qu'une occasion pour s'aimer. L'occasion manquée, il ne reste rien, et c'est ce qui m'arrive!... J'ai dénaturé tous mes biens, et je vous en apporte le produit, dont je disposerai. Oui, monsieur, ma résolution est irrévocablement prise : mes amis seront mes

parens, puisque mes parens ne sont pas mes amis.

En achevant ces mots, le digne homme s'arrêta comme oppressé sous le poids de ses pensées. Simonet lui tendit la main, et Victor s'approcha pour lui offrir des consolations et des soins ; mais M. d'Alincourt le repoussa avec douceur.

Vous vous méprenez, dit-il, sur la cause de mon agitation ; elle est toute physique. Depuis long-tems, je suis atteint d'une maladie organique qui ne finira qu'avec moi ; et, comme j'ai des connaissances en médecine, je pourrais fixer d'avance le jour et presque l'heure où finiront tous mes maux. Sans doute, mes anciens chagrins et les nouveaux ont dû aggraver mon état. Pourtant, je vous l'assure, l'ingratitude de mes proches ne m'a point ému trop vivement. Je suis accoutumé

aux petites passions des hommes, et la mort est en face de moi!... Dans la détermination que je viens de prendre, ce n'est donc point la haine qui m'a guidé! Si je substitue ma volonté à celle des lois, c'est moins pour punir des gens que je n'estime pas, que pour récompenser ceux que j'estime. Je ne suis pas rancuneux, je suis juste.

Quoi qu'il en soit, monsieur, ajouta-t-il en reprenant péniblement son haleine, c'est vous que j'ai choisi pour exécuteur testamentaire; ayez la bonté de recevoir mon capital. J'ai, sur l'emploi que j'en ferai, des projets qui me demandent quinze jours de réflexion. Quand j'aurai terminé, je viendrai vous en instruire. Si, avant ce tems, le ciel disposait de moi, j'ai pris des arrangemens provisoires que mon notaire vous communiquerait. Mais je vous reverrai, dit-il en regardant Victor affectueusement, oui, je vous reverrai, j'en

ai l'assurance... Peut-être n'êtes-vous pas entièrement étranger à mon projet ! Je ne m'explique pas davantage ; mais je vous reverrai, comptez bien que je vous reverrai !...

En prononçant ces paroles, le bon M. d'Alincourt lui serra la main, et s'éloigna lentement, appuyé sur le bras de Simonet. Arrivé à l'extrémité de l'appartement, il adressa un nouvel adieu à Victor. Puis, quand il fut au bas de l'escalier, il se retourna; et apercevant en haut le jeune banquier que l'attendrissement rendait immobile, il le salua encore d'un bienveillant et douloureux regard !...

XVII

SILENCE DE M. D'ALINCOURT. — SIMONET MEURT. — CAUSES DE SA MORT.

Pendant huit jours, Laforêt ne cessa d'apercevoir les traits décolorés et amaigris de son nouveau client ; pendant huit jours, cette pâle et maladive figure le suivait en tous lieux et posait devant lui. Il ne l'avait vu

qu'une fois; il le connaissait à peine, et déjà il ne pouvait l'oublier. Il y avait quelque chose, en effet, de si affectueux dans son regard, de si vrai dans ses manières, de si attendrissant dans son histoire! Sa voix cassée était si expressive, sa simplicité si éloquente, ses yeux éteints si touchans! L'intérêt qu'excitait sa vue, et la convenance parfaite de son langage suppléaient à l'énergie qu'il n'avait plus. Ses sons étaient articulés à peine, et néanmoins, pas une parole de perdue; il était entendu à force d'être écouté!

Victor n'avait pu manquer d'éprouver une vive sympathie pour cet excellent homme, et désirait ardemment une seconde visite. Pour la lui faire attendre, la curiosité se joignait à l'affection. Il n'avait point oublié ces paroles mystérieuses : *Peut-être n'êtes-vous pas étranger à mon projet!...* Il les examinait, les commentait, les retournait de mille

manières, et ne leur trouvait aucun sens. Il demanda, sur ce sujet, quelques explications à Jules, qui ne put pas les lui donner, et à Simonet, qui probablement ne le voulut pas. Après un mois d'inutile attente, il apprit enfin que le bon vieillard avait été sérieusement malade, et commençait seulement à se rétablir. Telle était la cause de son long silence.

Simonet, de son côté, vieillissait beaucoup, et avait des infirmités qu'un incident vint aggraver. Saint-Fresne, ainsi que je l'ai dit, ne réussissait nullement à gérer lui-même son patrimoine. Pour tâcher de se relever un peu, il joua; et cette tentative fut très-malheureuse. Des pertes énormes le forcèrent de réduire encore une fois sa dépense, et, qui plus est, de vendre l'hôtel qu'habitait sa famille depuis soixante ans. Cette dernière circonstance causa un vif chagrin à Simonet.

Il ne chercha point à le dissimuler; mais je dois dire, historien fidèle, que ce qui l'affligea le plus, dans cette catastrophe, c'est l'obligation où elle le mit, de chercher gîte ailleurs.

Il lui parut bien dur de demeurer chez lui, après avoir demeuré si long-tems chez les autres! Il avait tellement pris l'habitude de cette manière d'être, que l'idée d'une existence différente ne s'était jamais offerte à son esprit. Quand il fut question de vente, quand on lui glissa à l'oreille le mot de déménagement, il en fut bouleversé. Payer un loyer, lui! défrayer une maison!... cette pensée le révoltait. Il habitait là depuis tant d'années, qu'il y avait *prescription* à ses yeux. Le jour où il ne lui fut plus possible de douter de son malheur, le jour où on lui signifia de partir, il en devint malade. Il s'indignait contre le sort, contre Jules, contre

tout le monde : il voulait prendre les créanciers et l'acquéreur à parties !

Il fallut bien se résigner pourtant ; il fallut quitter cette brillante maison, cet appartement commode, où il avait habité pendant cinquante-deux ans, où, pendant cinquante-deux ans, il avait été logé, nourri, chauffé, éclairé et défrayé de toute chose ! Que la séparation fut cruelle ! que les adieux furent touchans ! Il y avait dans sa douleur quelque chose de si vrai, qu'elle frappait tout le monde ; de si grotesque, que chacun s'en amusait. Plusieurs plaisans, témoins des sanglots de son départ, proposèrent de mettre à la porte de l'hôtel l'affiche suivante :

Maison à vendre ou à louer, avec ou sans Simonet.

La perte d'argent n'était pas, dans cette

conjoncture, le seul motif qui le troublât; il avait, de tout tems, parlé de son peu d'aisance, et son séjour dans la famille Saint-Fresne pouvait contribuer à répandre cette opinion. Mais sa sortie, il le sentait bien, devait produire un effet contraire; il lui faudrait dépenser, et dépenser publiquement!...

Un parent le sauva de ce double danger. Le caissier Gustave qui, on se le rappelle, avait épousé la nièce, vint offrir à l'oncle une franche hospitalité. Simonet aperçut bien les raisons multipliées qui devaient l'empêcher d'accueillir cette proposition; mais comme un refus eût été un aveu, l'honnête oncle accepta pour ne pas se compromettre. Cet incident en amena un autre. A la nouvelle de l'arrangement qui venait d'être fait, les neveux et nièces de province tremblèrent tous pour l'héritage; et généreux par

avidité, quand Gustave l'était par affection, ils se cotisèrent pour assurer une rente à leur parent. Mis en demeure de cette manière, l'honnête oncle n'osa refuser, et accepta encore pour ne pas se compromettre.

Ainsi, il recevait son revenu deux fois; ainsi, riche, il vivait aux dépens de ses pauvres collatéraux, hébergé par les uns, et pensionné par les autres!... Si c'était une spéculation, elle n'était pas neuve. Il existait, dans Rome dégénérée, une classe d'opulens célibataires, égoïstes surannés, qui vendaient leur succession au plus offrant, et faisaient payer chèrement, de leur vivant, une fortune qu'ils ne devaient livrer qu'après leur mort. L'honorable académicien n'ignorait pas ce trait d'histoire, et peut-être son érudition s'en était-elle aidée dans le cas présent.

Quoi qu'il en soit, il ne profita pas longtems de cette ingénieuse position. Il mourut six mois après se l'être faite; et ce fut seulement alors que l'on connut la vraie situation de ses affaires. Ses éternelles jérémiades n'avaient convaincu personne, et on lui croyait généralement de l'aisance, c'est-à-dire, un millier d'écus de revenu annuel. A l'inventaire, quelle ne fut pas la surprise et des héritiers et des gens de loi!... Ils trouvèrent, dans le coin poudreux d'un vieux meuble, une seule inscription, il est vrai, mais cette inscription était, le croirait-on?... *de trente mille francs sur le grand-livre!!!*... C'est avec son traitement de mille écus, économisé et placé de mois en mois, qu'il était parvenu à se créer une fortune, que les fonctionnaires les plus largement rétribués n'ont peut-être jamais acquise! Effet puissant d'une faible cause, immense résul-

tat d'épargnes imperceptibles de tous les instans ! *Intérêt composé* et *économie*, on ne sait pas assez la valeur de ces deux mots !...

Bien que jamais il n'eût dépensé une parcelle de son capital, Simonet fut heureux à sa manière. Il eut le bonheur de posséder une très-jolie fortune, assaisonné du plaisir de la cacher. Il ne se donnait pas les jouissances, mais il en avait le signe représentatif; et la félicité de sa vie entière était résumée par ces paroles : *Il avait pu et n'avait pas voulu.*

On hasarda, sur les causes de son décès, beaucoup de conjectures. Généralement, on l'attribua au chagrin du déménagement combiné avec celui d'avoir doté sa nièce ; d'autres personnes en firent honneur à plusieurs indigestions successives qu'il accumula vers cette époque ; d'autres enfin prétendirent

que le froid y fut pour quelque chose : opinion qui n'est pas dénuée d'une sorte de vraisemblance, attendu que, dans les dernières années, c'était à ses dépens qu'il se chauffait.

Chargé de prononcer entre ces assertions si différentes, je prendrai la liberté de dire qu'aucune n'est fondée. Le travers commun est de ne vouloir pas que les grands hommes aient une mort simple et naturelle ; ce fut pourtant celle de Simonet. Je sais, d'une manière positive, qu'il a succombé à une maladie de foie, pendant qu'on le traitait pour une maladie de cœur.

Il s'était élevé, entre ses médecins, une vive controverse sur le siége du mal ; et celui qui le plaçait au cœur était resté maître du champ de bataille. Il le traita dans cette hypothèse, et Simonet mourut. Lorsqu'ensuite

l'autopsie vint apprendre que la région du cœur était intacte, loin de se déconcerter, le docteur s'en félicita, et dit d'un air de triomphe : Il est mort, c'est vrai, mais il est mort guéri !

XVIII

PAR QUI VICTOR EST DEMANDÉ EN MARIAGE. — SON REFUS.

Saint-Fresne marchait le premier, d'un air réfléchi qui ne lui était pas ordinaire, et M. d'Alincourt le suivait, péniblement appuyé sur le bras de deux valets en livrée.

Après avoir ainsi traversé les appartemens, parvenus tous deux au cabinet de Victor, ils s'arrêtent un instant pour recueillir, l'un ses idées, l'autre ses forces.

La porte s'ouvre à deux battans, les visiteurs sont introduits et s'asseyent. Leur entourage muet, leur tenue silencieuse, avaient quelque chose d'imposant. Émn à l'aspect douloureux de M. d'Alincourt, surpris du visage sérieux de Jules, Victor attendait !... Sur un signe du pauvre malade, son compagnon prend la parole. L'air de gravité n'allait guère à Saint-Fresne. En cherchant à le prendre, il s'entortilla dans un préambule ; et après une petite préface embrouillée, dans laquelle, arrivé à la fin d'une phrase, il en avait oublié le commencement, il perdit courage ; et, laissant tout-à-coup la rhétorique, proposa nettement à son ami d'épouser sa sœur.

— Votre sœur? O ciel! vous avez donc une sœur?

— Puisque vous l'ignorez, je suis bien coupable; je le suis envers vous, à qui j'aurais dû en parler mille fois, et envers ma sœur, qui est un ange!

— Mais comment n'est-elle pas ici? comment n'habite-t-elle pas avec son frère?

— Vous connaissez ma vie dissipée, je n'ai pas voulu qu'elle en fût témoin. Je l'ai tenue éloignée, afin qu'elle valût mieux que moi. Ai-je mal fait?... Il y a bien une autre raison, mais je n'ose pas la dire. Elle et moi, nous n'avons pas eu la même mère; la sienne me traitait comme si je n'étais pas de la famille; et quoique ma pauvre Sara fût étrangère à cette injustice, et que jamais je ne l'en aie rendue responsable, il en est résulté pour-

tant que nous nous sommes beaucoup moins vus et un peu moins aimés. A la mort de mon père, elle habita deux ans près d'une vieille tante, et le jour où elle la perdit, elle fut recueillie par une parente éloignée qui demeure en Basse-Bretagne. Depuis lors, je l'avouerai à ma honte, je n'ai vu Sara qu'une fois. Mais je n'ai pas cessé un moment de correspondre avec elle..... ou plutôt, je me trompe, c'est elle qui correspond avec moi! Car, j'ai ce tort-là encore; ingrat, paresseux que je suis, elle ne se lasse pas de m'écrire, et je ne me lasse pas de ne point lui répondre!...

— Malheureuse enfant! que je la plains!

— Vous avez bien raison, Victor!... c'est un ange, et je suis un misérable! mais n'importe... Abordons les faits. Née d'un autre lit, ma bonne Sara n'a rien que ce que mon

affection lui destine. Épousez-la, et je lui donne la moitié de ce qui me reste.

— Moi, Saint-Fresne ?

— Acceptez, c'est autant de sauvé!... Je me connais, cher ami; je suis en veine de perdre, et un jour peut-être je serai trop heureux de retrouver ma sœur. Ainsi, point de façons; faites cela pour moi, je vous prie... et faites-le pour vous.

Ici, Jules se tut, et Laforêt l'imita.

M. d'Alincourt alors, avec son filet de voix si pénétrant, prononça les paroles suivantes : — Mon cher monsieur, je me joins avec ardeur à mon jeune ami; et si vous agréez sa demande, les cent mille écus déposés entre vos mains accroîtront la dot de sa sœur. Vous ferez donc à la fois une bonne action et une bonne affaire. Cette enfant m'intéresse au

dernier point; elle m'inspire de l'amitié, du respect, de la tendresse. Je l'ai vue hier pour la première fois; mais il y a six mois que je la connais, car il y a six mois que je lis sa correspondance, et que je suis à même d'apprécier les trésors de son cœur et ceux de son esprit. Je n'essaierai point de vous dire toute mon admiration pour elle. Deux mots suffiront pour la rendre : elle a ranimé une vie éteinte, elle a passionné un vieillard. C'est moi qui le premier ai conçu l'idée de l'union dont il s'agit. Peut-être la proposition en est-elle un peu brusque; mais, pardon, je suis vieux, il faut que je me dépêche!...

J'ai formé ce projet le jour même où je vous ai vu pour la première fois; j'ai pensé qu'à une belle ame, il fallait une autre belle ame. Ce mariage charmera la fin de mon existence, il donnera un air de fête à mes derniers instans. Ne repoussez donc point ma

prière, ne refusez pas votre bonheur. Je vous connais tous deux, vous êtes dignes l'un de l'autre. Quand je lis dans son cœur, je crois que la récompense sera pour vous; quand je lis dans le vôtre, je crois qu'elle sera pour elle.

A ces mots, il s'arrêta ému et fatigué.

Victor rougit, et resta quelque tems silencieux. Puis, recueillant toute son énergie, et détournant ses yeux des yeux suppliants du bon M. d'Alincourt, il le remercia d'abord de ses offres si obligeantes, et des choses si flatteuses qu'il lui adressait. Arrivant ensuite à la vraie question, sa réponse fut franchement négative. Pour la motiver, il se retrancha derrière sa mère. Elle est âgée, dit-il; elle n'a que moi, et est accoutumée à me posséder tout entier. Ayant perdu, avec le tems, plusieurs des objets de son affection,

elle tient à moi par les liens qui l'unissaient aux autres. Quand tout lui échappe, il faut bien que je lui reste, et qu'elle sache qui aimer !...

Dans cet état de choses, je ne puis, vous le voyez, répondre à vos trop bienveillantes invitations. L'admirable personne dont vous me parlez, mérite un cœur sans partage. Plus elle a de vertus, plus je dois résister et me trouver indigne. Ma décision est prise ; non seulement je n'accepte pas, mais j'éviterai de la voir, dans la crainte de l'aimer. Quelle serait ma position et mon malheur, entre deux femmes à qui je devrais toute ma tendresse ? Ce que je donnerais à l'une, je l'ôterais à l'autre, et je n'aurais que le choix des injustices. Mon devoir est de prévenir un si triste combat, et le moyen d'y parvenir est indiqué : j'ai le droit de ne pas devenir époux, mais je n'ai pas celui de cesser d'être fils.

En parlant ainsi, il versa quelques larmes, et se jeta dans les bras de Saint-Fresne qui le pressa contre lui. Témoin muet de cette scène touchante, M. d'Alincourt comprit qu'il n'avait plus rien à espérer. Il se retira en exprimant des regrets, et en murmurant ces mots : *Je sais maintenant ce qui me reste à faire.*

Lorsqu'il fut sorti, Jules regarda son ami avec tendresse, et secouant tristement la tête : Mon pauvre Victor, vous êtes de très-bonne foi, j'en suis sûr; et ce que vous dites, vous le pensez, au moins quand vous le dites! Mais je crains qu'ici vous ne soyez dupe de vous-même, et que vous n'agissiez, à votre insu, sous l'impression d'un sentiment que je n'ai pas besoin de vous rappeler!...

Laforêt baissa les yeux et soupira. Jules prenant un peu de confiance quand il vit

que son ami en manquait : De la raison, lui dit-il, et laissez là vos billevesées!... Le mot était vif et produisit son effet. Que voulez-vous! répliqua Victor d'un ton piqué; chacun a son travers et sa manière d'être. Vous avez été, toute votre vie, romanesque en affaires et positif en amour, permettez-moi d'être le contraire.

Saint-Fresne sourit de l'épigramme, et, lui serrant la main une seconde fois, alla rejoindre le pauvre malade. Mais avant de sortir, il se tourna encore vers Laforêt, et lui dit avec douceur : Vous avez tort, pour vous, pour moi, pour elle!...

XIX

VICTOR A SAINT-ROCH. — LA MESSE DE MARIAGE. — CE QU'IL Y VOIT.

Victor Laforêt avait grandi sous l'empire. Enfant lorsque dominaient les hommes que le dix-huitième siècle avait faits, recevant d'eux ses impressions, respirant la même atmosphère, il avait naturellement pris leurs habitudes,

leurs préjugés et leurs passions. Alors, comme on sait, l'indifférence religieuse et le scepticisme moqueur de Voltaire étaient traduits en actes de la vie privée. Vieillards et jeunes gens, monarchiques et républicains, tous se ressemblaient à cet égard, et sauf un petit nombre d'exceptions, il n'y avait plus de christianisme pratique que parmi les femmes et les enfans. Plus tard, et à l'exemple du maître, on revint un peu au catholicisme, considéré comme moyen de gouvernement. C'était là le point de vue, c'était le mot d'ordre, et, en le repoussant pour soi, chacun l'admettait pour les autres. Mon portier, qui date de cette époque, me disait hier, en allumant mon feu, qu'il fallait une religion pour le peuple.

Victor participait aux opinions que je signale ici; et sous ce rapport, il faut le dire, peut-être avait-il manqué sa vocation. Né

avec une sensibilité vive et une ame tendre, il avait, par cela même, une tendance à la piété que les événemens avaient contrariée. Sa disposition à la rêverie et son exaltation romanesque n'étaient, suivant toute apparence, que le sentiment religieux détourné de son cours : c'était un emploi différent des mêmes facultés.

Quoi qu'il en soit, ses opinions négatives et ses doutes en cette matière, Victor, sans en rougir, les cachait avec soin, et en voici le motif. Madame Laforêt, qui avait toujours été pieuse, le devint beaucoup plus à la mort de son mari. Une partie de ses qualités aimantes s'était alors trouvée sans objet; et cet excédant d'affection, c'est à Dieu qu'elle l'avait offert. Témoin de sa ferveur et des jouissances qu'elle y trouvait, notre jeune homme n'eût voulu la troubler pour rien au monde; aussi évitait-il de lui parler religion. Il au-

rait craint, si son avis prévalait, d'ôter à sa mère l'oreiller de la foi, et, s'il échouait, de l'effrayer sur le salut de son fils. Cette marque de déférence ne fut pas la seule. Il avait, dès l'enfance, contracté l'habitude d'accompagner, le dimanche, la bonne dame à l'église, et d'assister avec elle à l'Office entier. Plus âgé, il ne se déroba point à ce devoir. Ni ses opinions, ni ses affaires ne purent l'empêcher de le remplir, même à Paris; et pour être agréable à sa mère, banquier, il quittait son cabinet, voltairien, il entendait la messe.

Comme on le pense bien, sa tenue dans le saint lieu était toujours convenable et recueillie; mais je n'ose prendre sur moi d'assurer qu'il s'unit constamment de cœur aux cérémonies qu'on y célébrait. Son esprit voyageait souvent; parfois, à l'*Introït,* sa pensée était sur la place de Londres; au *La-*

vabo, sur celle de Pétersbourg. De tems en tems même (ce qui était plus grave), il se levait quand il fallait s'asseoir, et s'asseyait quand il fallait se lever. Mais ces petits scandales, lorsqu'ils avaient lieu, étaient réprimés par un regard sévère; et Victor, confus, se surveillait mieux à l'avenir.

Je dois ajouter qu'à la longue, il se fit un changement en lui. Les chants d'église, toujours si simples et quelquefois si touchans, produisirent leur effet sur son ame d'artiste; elle s'amollissait, se fondait, et la mélancolie arrivait avec les larmes. Grande était alors l'édification. Madame Laforêt et l'honorable assistance, jugeant notre banquier d'après elles-mêmes, prenaient son attendrissement pour de la piété. Peut-être n'avaient-elles pas tort de penser ainsi! La religion est beaucoup moins une idée qu'un sentiment; et Victor s'en apercevait à Saint-Roch. Pendant

le silence, il était incrédule; quand l'orgue chantait, il était croyant.

Quelle que soit, au surplus, l'opinion qu'on se forme de lui à ce sujet, on ne peut que louer le motif qui le conduisait à la messe; et les personnes les plus pieuses diront, comme moi sans doute, à cette occasion: C'est aimer Dieu que d'aimer sa mère!

Vers l'époque à laquelle nous sommes parvenus, Madame Laforêt réclama un jour le bras de son fils pour aller à l'église. C'était l'anniversaire de la naissance de ce dernier, et la bonne femme n'oubliait jamais un anniversaire. Ils arrivent, ils entrent, et les voilà côte à côte, l'un récitant dévotement ses prières, l'autre recueilli, mais dans des pensées peut-être un peu moins conformes à la circonstance. Pendant qu'ils assistaient ainsi à la messe basse d'une chapelle latérale,

quelque chose de plus imposant se passait dans le chœur. Une foule élégante et nombreuse s'y pressait autour du maître-autel, où le curé lui-même officiait; c'était une messe de mariage. Madame Laforêt, agenouillée et les yeux à terre, ne voyait rien, n'entendait rien; tant elle priait de cœur et d'ame, tant elle remerciait Dieu avec ferveur de lui avoir donné un si bon fils! Quant à celui-ci, absorbé dans ses réflexions, il était complètement étranger à ce qui se passait autour de lui, lorsqu'un mouvement de l'auditoire attira ses regards et son attention.

L'orgue jouait un morceau d'une simplicité mélancolique; et un rayon de soleil, arrivé à travers les vitraux coloriés, faisait pâlir les cierges, en se projetant sur l'autel, dont un prêtre, blanchi par l'âge, descendait lentement les degrés pour s'approcher de ceux qu'il allait unir à jamais. Cette pompe

touchante, ces effets de lumière, l'imprévu de ce spectacle, l'air imposant du prêtre, le silence religieux du public attentif, frappèrent vivement notre ami; et un frisson nerveux circula dans tous ses membres. Un groupe lui dérobait la vue de l'époux; mais ses yeux pénétraient jusqu'à la jeune femme, dont il apercevait distinctement, non le visage, qui était caché, mais les vêtemens blancs, la toque virginale, la taille svelte et élancée.

Tout-à-coup, un léger bruit se fait entendre, une grande et unanime curiosité se manifeste; le respect pour le saint lieu empêche seul d'escalader les chaises; mais tous les yeux sont fixés, tous les cous tendus, et chacun retient son haleine!... Au milieu de cette attente universelle, le ministre s'avance gravement et adresse aux futurs les questions d'usage. Le long voile blanc se relève, la

jeune fille parait dans tout son éclat, et, interpellée par le prêtre, prononce en tremblant le *oui* fatal. Dans ce moment, un cri perçant remplit la voûte, et un bruit sourd, semblable à celui d'un corps qui tombe, fait résonner les dalles de l'église!...

On se retourne, on regarde, on s'empresse. Tout s'explique alors : le corps inanimé, c'était Victor; la mariée, son inconnue!!!...

XX

MALADIE. — VISION. — FUITE DE JULES.

Le délire dura quarante jours ; et pendant ce tems, des crises multipliées et périodiques, en usant les forces du pauvre malade, effrayèrent, sur son existence, les nombreux médecins qui le soignaient.

La situation était, en effet, des plus graves. A la suite du spectacle dont il avait été témoin, et immédiatement après sa chute dans l'église, une violente inflammation s'était manifestée au cerveau. Les secours les plus prompts, les plus fortes saignées ne l'avaient pu calmer, et le danger allait croissant. Ce jeune homme, si doux, avait des accès de rage; cet excellent fils maudissait sa mère. A force de se rapprocher, le mal n'avait plus d'intermittences. Les jours étaient pénibles, les nuits cruelles; quelquefois, un sommeil lourd venait, non lui apporter du soulagement, mais changer ses souffrances; et après ce repos agité, l'irritation reparaissait plus vive encore. Minuit était l'heure redoutée; alors, des rêves affreux avaient lieu; alors, des mots saccadés et déchirans s'échappaient impétueusement de sa poitrine. Il se dressait furieux sur son lit, et apostro-

phant ceux qui étaient là : *Prêtre, arrêtez!* s'écriait-il ; *elle est à moi, elle est ma fiancée!* A ces exclamations, sa mère accourait, pâle, inquiète ; il la repoussait avec dureté, et elle pleurait !... Il avait pris en horreur cette excellente femme. Sa vue le mettait hors de lui : *Éloignez-vous*, lui disait-il souvent, *éloignez-vous! vous faites le malheur de ma vie*.... Et l'infortunée se cachait en sanglotant, dans un coin d'où elle pouvait le voir, et qu'elle ne quittait que pour aller prier.

Quelqu'un que l'on cherchait naturellement près de lui, et qu'on regrettait de n'y pas trouver, c'est Saint-Fresne. Il y aurait, certes, passé les jours et les nuits ; mais un motif bien légitime, et surtout bien indépendant de sa volonté, l'en empêchait. Pour arrêter sa ruine, et ramener à lui la fortune qui s'éloignait, il avait, dans les derniers

tems, spéculé sur les fonds publics. La première fois qu'il eut cette belle idée, le hasard en instruisit Victor, qui, prévoyant une catastrophe, et voulant la prévenir, organisa secrètement une contre-opération. Voici comment. Il alla trouver un agent de change autre que celui de Jules, puis il joua, au nom de ce dernier et en sens contraire, une somme précisément égale, avec la pensée de neutraliser une spéculation par l'autre. Ainsi, Laforêt ne compromettait que lui-même. Il se proposait de se taire si c'était lui qui perdait, de parler si c'était Jules.... Il parla !

Saint-Fresne, sauvé par lui, fut très-touché de cette action généreuse. Mais, loin de suivre l'avis indirect qu'elle renfermait, il ne profita de l'avantage qu'il y avait trouvé, que pour se jeter dans des opérations nouvelles.

Son bon ange, alors malade, n'était plus là pour le préserver; elles furent désastreuses. Il perdit tout ce qu'il possédait, et, pour éviter les *prises de corps*, fut réduit à s'enfuir. C'est en Espagne qu'il se réfugia, désespéré de sa ruine, mais beaucoup plus inconsolable de l'état affreux où il laissait son ami.

La position, en effet, s'aggravait chaque jour, et une dernière épreuve était réservée à la malheureuse mère. Suivant la triste habitude des gens riches d'appeler une foule de médecins qui se partagent la responsabilité, au lieu d'en appeler un seul qui l'aurait toute entière, la bonne dame en avait convoqué le plus possible. Outre les docteurs à la mode, chacun de ses amis avait fourni le sien! Qu'en résulta-t-il? qu'au lieu d'un conseil délibérant, ce fut une cohue; qu'au lieu de chercher à guérir le malade, on ne chercha

qu'à briller. On fit de l'éloquence, on imagina des théories, on développa des systèmes; on se divisa en deux camps exclusifs, animés, furieux. A la suite d'une orageuse discussion, dans laquelle on s'était injurié en termes techniques, le chef du premier camp dit à madame Laforêt : *Si le malade ne prend ceci, il est perdu, madame !...* et le chef du second camp : *S'il le prend, il est mort !...* Qu'on juge des angoisses de la pauvre mère ! Elle gémissait, se lamentait, et n'osait rien décider. Heureusement, le hasard décida pour elle ; pendant qu'on délibérait, la nature le sauva.

Le changement fut complet, et eut lieu dans un clin d'œil. Les deux armées étaient encore en présence, et la bataille allait recommencer, quand tout-à-coup, et comme par enchantement, le délire cesse et le pouls devient calme. Le malade ouvre les yeux, et

les porte rapidement sur les objets qui l'entourent. Étonné de lui-même et de ce qu'il voit, il recueille ses idées, et tâche de s'expliquer où il est et ce qui se passe. Le silence le plus profond régnait dans la chambre, et n'était interrompu de loin en loin que par les sanglots de sa mère et par ceux d'une autre femme!...

Ce bruit excite son attention; il regarde. Quelle est sa surprise!... A la lueur d'une faible lampe, il aperçoit ou plutôt il croit apercevoir... celle dont il ignore le nom, dont il adore l'image, dont les traits, le souvenir, occupent son esprit, sa tête et son cœur!... Il pousse un cri perçant; valets et médecins, tout le monde accourt et l'environne. Il cherche, elle a disparu! il demande, il désigne, il appelle la personne éplorée, tout-à-l'heure assise à son chevet; on paraît

ne pas comprendre ! Il s'explique, on nie! Il se fâche, on répond froidement qu'on ne sait ce qu'il veut dire, et que tout s'est passé dans son imagination !...



LA CONVALESCENCE. — LE DÉPART.

Est-il rien de plus doux qu'une convalescence? A la suite de dangers encore présens, et qui ont rapproché de vous tout ce qui vous est cher, on éprouve une voluptueuse langueur, qui ouvre votre ame aux impressions

les plus fraîches. On a appris à tenir à l'existence, on a vu qu'on était aimé! On a assez de force pour sentir la vie, assez de faiblesse pour se souvenir qu'elle a failli vous échapper! Les idées sont lentes, mais nettes; les sensations calmes, mais pures; on les reprend graduellement, on les savoure une à une. On a dans l'esprit, dans la tête, dans le cœur, un vague rempli de charme. C'est un demi-réveil enchanteur, c'est un demi-sommeil plein d'ivresse, et voisin de cet état d'extase que les Orientaux demandent à l'opium, et où ils abrégent délicieusement leurs jours...

Cette situation si agréable à traverser, et mille fois préférable à la santé la plus florissante, Victor ne tarda pas à la connaître. Son excellente constitution avait résisté à une fièvre cérébrale et à dix médecins; les soins maternels firent le reste. Bientôt il n'eut plus à redouter que le danger des rechutes, dan-

ger plus réel que le mal, parce que la faiblesse des parens conspire avec l'appétit des malades. Bientôt enfin il put reprendre un peu de nourriture, et se livrer à ces jouissances matérielles, qui, pour les plus philosophes, ont bien aussi leur prix dans sa position.

Par malheur, avec la santé lui revint la mémoire, et avec la mémoire, le sentiment du passé. La cause de ses maux était, comme on sait, toute dans son cœur; et en renaissant à la vie, il lui fallut renaître à la peine.

Les dénégations unanimes qu'on lui opposait avaient fini par le convaincre qu'il s'était trompé, non seulement pour ce qu'il avait cru voir au chevet de son lit, mais aussi pour la scène de l'église. Il ne lui restait plus dans la tête, à ce sujet, que des détails confus; et il disait de tems en tems à sa mère qu'il avait fait des rêves affreux. De tout le

passé, ce qu'il oubliait le moins, c'est la promenade à *l'Exposition* et sa visite chez le peintre. Il se rappelait malgré lui ces incidens; il y pensait avec chagrin, mais avec un chagrin mitigé. Adoucie par le tems et par l'affaiblissement des organes, la douleur avait cessé et la mélancolie commençait!... Cet état moral, qui n'est pas sans charme, ressemblait, chez Victor, à l'état physique; la mélancolie n'est-elle pas la convalescence de l'ame?

Rien de plus doux, quand on croit toucher à la fin de sa carrière, que de remonter, par la pensée, à son berceau. Jamais un malade, un vieillard, lorsqu'ils jettent un dernier regard sur la vie, ne le portent sur l'âge mûr ou sur la jeunesse. C'est toujours l'enfance qu'ils regrettent; c'est la pureté du premier âge, c'est la fraîcheur des premières impressions. Cette situation d'esprit fut aussi

celle de Laforêt. A peine se trouva-t-il un peu mieux, qu'il se retraça le souvenir de la province où il était né. La nuit, le jour, c'était une idée fixe. Il en parlait, quand la Faculté lui permettait de parler; quand elle lui ordonnait le silence, il y pensait. Il repassait dans sa mémoire les événemens de ce tems si éloigné et si cher ; il parcourait, en imagination, cette Champagne si pauvre et si triste ! Il s'attendrissait en y songeant; il se rappelait avec délices la cabane où il avait reçu le jour, les lieux où il avait eu faim et avait souffert !.....

Son désir le plus vif était de les revoir, son projet de les visiter avec sa mère. Les médecins se prêtèrent volontiers à cette fantaisie de malade, et l'on n'attendait plus qu'un peu d'amélioration dans son état, pour l'autoriser à partir. Mais avant d'en venir là, notre convalescent eut une mesure à prendre. Il s'était

maintes fois inquiété de l'absence de Jules, et en avait demandé le motif. On répondit, dans les premiers tems, qu'il était allé reconduire sa sœur en Bretagne. Comme, un peu plus tard, on craignait moins les émotions, on fut plus sincère; on raconta tout, et la catastrophe et la fuite en Espagne. Le malade en fut consterné. Au lieu d'emmener avec lui Gustave, comme c'était son projet d'abord, il se décida à le laisser, et lui remit tous ses pouvoirs, avec injonction de n'épargner aucun sacrifice pour sauver l'honneur du pauvre proscrit.

Après avoir ainsi payé la dette de l'amitié, Victor monta en voiture. Il avait, à son départ, deux mois de maladie et un mois de convalescence. Il voyagea à petites journées, remarquant tout, jouissant de tout, et se récriant, comme un bon Parisien, à chaque horizon nouveau, à chaque nouvelle perspec-

tive. Le mouvement, le grand air, le bien-être moral améliorèrent sa santé dès le premier jour. Le lendemain, il fut mieux encore; et le surlendemain, sauf les forces, il était tout-à-fait bien. Le matin du quatrième jour, il aperçut de loin l'aride plaine d'Arcis-sur-Aube et le triste hameau de Sommessous.

A cette vue, son cœur bondit, ses yeux se troublent et sa respiration se précipite; mais bientôt il se remet, et impatient d'arriver, il fait galoper les chevaux, malgré sa faiblesse. En un instant, l'espace est franchi, et Victor entre à Sommessous, plein de joie et de pensées de bonheur. Pouvait-il en être autrement? Le soleil de mai brillait dans tout son éclat, et il était avec sa mère!

XXII

SÉJOUR AU VILLAGE. — VICTOR ACHÈTE UN CHATEAU.

Pour sentir vivement les beautés physiques de la nature, il faut avoir reçu une certaine éducation morale ; il faut avoir vu et comparé beaucoup, posséder un esprit juste, une organisation délicate et nerveuse.

S'il en est autrement, on regarde la nature, on ne la voit pas.

Quelle charmante campagne! disais-je un jour à un riche propriétaire des environs de Châteauroux. — C'est vrai, les moissons sont superbes. —Vous ne m'entendez pas, je voulais parler des paysages, des sites. — Oui, on dit que c'est magnifique.

Notre ami Laforêt était plus heureusement doué que le capitaliste Berrichon; il apercevait, dans un champ, autre chose qu'un produit. En cette occasion, surtout, sa sensibilité était vivement excitée. Il revoyait sa patrie; et dans cette disposition de cœur, au lieu de méconnaitre des beautés réelles, il en aurait plutôt admiré d'imaginaires.

Il y avait douze ans que Victor vivait loin du pays natal. Cet espace de tems, considé-

rable à tous les âges, était immense au sien. Combien d'événemens dans cet intervalle! combien de changemens en lui, hors de lui!... Parti enfant, à pied et une balle sur le dos, il revenait homme, millionnaire, et dans une somptueuse calèche! Il ramenait sa vieille mère, avec toutes les jouissances du luxe, dans la pauvre commune où elle avait tourné le fuseau pour nourrir son fils!

Je n'essaierai pas de décrire et l'émotion du digne jeune homme, en découvrant l'*Oasis* que forme le village de Sommessous dans cette Arabie Champenoise, et son bonheur muet à l'aspect lointain du clocher recouvert d'ardoises, et son ivresse enfin, quand il revit la chaumière paternelle, le champ pierreux, témoin des jeux de son enfance, et les bons paysans qui les avaient partagés!... A

peine arrivé, il se mit à courir dans tous les sens; et au bout de quelques heures, pas un recoin, pas une haie, une cabane, un arbre, n'avaient échappé à sa mémoire et à son cœur. Dévoré de la soif des souvenirs, il alla tour-à-tour s'attendrir au presbytère, et s'égayer sur la pelouse où l'on dansait. Il retrouva la place qu'il avait occupée au catéchisme, s'assit joyeusement sur les bancs de l'école, visita le petit bois, regarda le ruisseau couler, et rêva devant le grand chemin où était tombée la pièce d'or, germe de sa fortune!!...

Ce rapprochement devait lui causer, et lui causa en effet, de vives sensations. Revenu au point de départ, il trouvait touchant de regarder en arrière, et de mesurer l'espace qu'il avait parcouru. La comparaison, ainsi faite sur les lieux, lui inspirait une joie grave,

le pénétrait d'un bonheur mélancolique. En songeant à quelques incidens de sa vie passée, il arriva insensiblement à se les retracer tous, et resta, en dernier lieu, absorbé dans le seul souvenir qu'il eût dû et voulu repousser. Hélas! c'est toujours par celui-là qu'on finit, quand ce n'est pas par lui qu'on commence!

Ce fut à l'occasion de ce voyage, que je fis réellement connaissance avec Laforêt. Voici comment. Après avoir consacré deux jours à vivre à Sommessous, dans le passé, il se mit à en parcourir avidement les environs. Il voulut reconnaître l'un après l'autre les lieux tant de fois sillonnés par lui; il voulut surtout visiter le château à tourelles, qu'il avait admiré à sa première sortie, et le parc à charmilles, où il avait cru voir, dans l'ombre, glisser et fuir un objet si charmant.

Tous ces détails, qui s'étaient si souvent reproduits à sa pensée, vinrent l'assaillir en ce moment, et il ne résista point au désir d'aller contempler le vieux manoir. Il s'y rendit avec sa mère, montra une pièce de monnaie, et tout lui fut ouvert. Le concierge, en le conduisant, lui apprit, par hasard, que le château était à vendre. Depuis quelques années, il avait passé dans plusieurs mains, et la société qu'on appelait *Bande-noire* se disposait à l'acheter pour le démolir. Victor effrayé conçut le projet de sauver le vieux castel en l'acquérant pour lui-même. Il demanda le prix de la mise en vente, ainsi que le nom du notaire, et rentra à l'auberge tout préoccupé. Il passa la nuit entière à retourner cette pensée, et à faire les rêves les plus séduisans. Sa sensibilité mise en jeu le portait à conclure, et son amour-propre l'y poussait davantage encore. Après avoir jadis

désiré la ferme, il lui semblait doux de posséder le château!

Il fit part de ce plan à madame Laforêt qui l'approuva, et sur-le-champ il s'occupa de l'exécution avec toute l'ardeur de son caractère. Un rendez-vous fut pris avec le notaire pour examiner et débattre les conditions. On les arrêta, et, immédiatement après, un rendez-vous nouveau fut donné pour les signatures. Victor y arriva le premier; il demanda avec empressement le possesseur du domaine, et déjà il s'inquiétait, s'impatientait de ne pas le voir. Je parus; il poussa un grand cri et faillit se trouver mal.....

Il m'avait reconnu! Je ne suis pas seulement propriétaire, je suis peintre aussi; et c'est moi qui avais fait le portrait de la jeune fille.

XXIII

UNE RIVALE. — MANUSCRIT D'UNE JEUNE FILLE. — PERPLEXITÉ DE VICTOR.

À peine remis d'un trouble si violent, Victor m'adressa mille questions successives. Il s'efforça de m'arracher mon secret, et pour lui résister, j'eus besoin de me dire que la

délicatesse me défendait de parler. Je me renfermai avec lui dans les dénégations les plus formelles, et je lui répétai de toutes les manières que le *portrait* était un enfant de mon imagination.

Laforêt ne fut point convaincu. Bien des choses, en effet, s'étaient passées depuis quelques mois et devaient lui inspirer des doutes. Il me raconta et ses rêves perpétuels dont il cherchait en vain l'origine, et la coïncidence de ces rêves avec le portrait, et la cérémonie nuptiale à laquelle il avait assisté. Il tirait de tout cela des inductions très-logiques, en faisait naître des rapprochemens bien naturels, pour me prouver une chose que je savais mieux que lui. Il s'animait tellement dans son récit, il était si touché, si touchant, que vingt fois l'aveu me vint sur les lèvres; mais le sentiment du devoir m'arrêta toujours.

Des difficultés relatives aux titres de propriété et à la signature prolongèrent quelque tems nos rapports et mon embarras. J'avais, dans l'intervalle, écrit à Paris pour demander ce que je devais faire, et j'attendais la réponse impatiemment. Sur ces entrefaites, arriva un incident qui jeta dans l'anxiété notre jeune acquéreur lui-même, et vint donner une rivale à celle qu'il aimait.

Victor reçut de Paris un volumineux paquet soigneusement enveloppé, et accompagné d'un billet de son premier commis. M. de Saint-Fresne vous a donné et vous m'avez transmis, disait Gustave, le droit de lire toutes les dépêches qui lui sont adressées. Je vous envoie celle-ci, dont j'ai pris connaissance, aux termes de mes instructions. Si j'ai bien compris, *c'est la dernière pensée d'une personne qui probablement n'existe plus.*

Ce mot fit frémir Victor. Il brisa précipitamment le cachet, et lut ce qui suit, tracé d'une main inconnue, et, suivant toute apparence, d'une main de femme.

JOURNAL

D'une Pauvre Exilée.

— 23 Avril 1808.

« Mon enfance avait été si heureuse! des
» parens qui m'adoraient, un frère qui m'é-
» tait cher, des fêtes souvent, des caresses
» toujours! Jusqu'à huit ans, telle a été ma

14

» vie... Un jour a tout détruit; mes parens
» ne sont plus, et mon frère est loin de
» moi!... Reléguée au fond de la Bretagne,
» entourée d'hommes pauvres, dont je n'en-
» tends point le grossier langage, et qui n'ont
» d'humain que la figure, j'expie bien cruel-
» lement mes premiers plaisirs. La vieille
» parente à qui l'on m'a récemment confiée,
» est peu faite, hélas! pour me comprendre.
» Elle me soigne, il est vrai; elle veut que je
» sois satisfaite, mais son cœur ne m'est point
» ouvert. Née dans ce pays sauvage, et élevée
» avec les habitans, dont elle ne diffère que
» par la fortune, elle s'étonne de ma douleur
» et me reproche mes larmes. Seule et mal-
» heureuse par les souvenirs, j'ai beau re-
» garder autour de moi, je n'y trouve per-
» sonne et ne sais qui aimer... »

— 5 Juin.

« Je lui écris toutes les semaines, et voilà
» deux ans qu'il ne me répond pas. Deux
» ans! frère ingrat!... Moi qui l'aime tant,
» moi qui n'ai que lui au monde!... Que les
» nuits sont longues et les jours tristes! s'il
» savait combien il m'afflige!

» Mais je l'accuse à tort! Peut-être est-il
» malade, occupé, absent; peut-être est-il
» blessé de mes reproches!... Je ne lui en
» ferai plus, je dévorerai mes peines..... O
» mon frère adoré, toi qui composes toute
» ma famille, pardonne-moi le chagrin que
» mes paroles ont pu te causer; dorénavant,
» je me modérerai davantage. J'écrirai en-
» core mes plaintes, mais je ne les écrirai
» que pour moi. Si tu persistes à m'oublier,

» tu les ignoreras; si tu reviens à moi, je te
» les ferai connaître : tu ne sauras tes torts
» qu'après les avoir réparés. »

— 10 Juillet.

« J'ai dix-huit ans aujourd'hui ; qu'il y a
» long-tems que je souffre!... Mon Dieu, ve-
» nez à mon aide, et accordez-moi la grâce
» de ne plus sentir ou d'être comprise. »

— 1er Aout, 10 heures du soir.

« Je m'étais trompée, il ne m'oublie point,
» il m'aime encore! M. Simonet est ici; il
» repose dans la chambre voisine, et c'est
» mon frère qui l'envoie!... »

— 2 Aout.

« Digne abbé, excellent ami! Nous venons

» de passer une journée à parler de Jules. Il
» me l'a dépeint de la tête aux pieds ; il m'a
» raconté sa vie, ses habitudes. Maintenant,
» je sais Jules par cœur ! Je me suis fait dire
» où est sa chambre, à quelle heure il se cou-
» che, et comment son lit est placé ! Quand
» je penserai à lui désormais, je saurai où
» le voir, et le suivrai de l'œil toute la
» journée !

» Je m'arrête ici, j'ai le cœur trop plein !
» A demain les notes ; je ne pourrais recueil-
» lir mes idées, je suis trop heureuse. »

— 3 Aout.

« Mon frère a un ami, je viens de l'appren-
» dre !... mais je n'ai pu encore savoir son
» nom..... Il y a plusieurs années qu'ils se
» connaissent !... Si j'ai bien compris, c'est

» un négociant... Mon Dieu! que je voudrais » le voir! Puisque mon frère l'aime et que » l'abbé l'estime, il faut qu'il ait bien des » qualités... Peut-être demain en saurai-je » davantage! »

— 4 Aout.

« L'ami de mon frère est banquier! Il se » nomme Victor Laforêt; c'est un jeune » homme plein d'esprit!... Les deux maisons » se touchent! On dit qu'il donne à Jules » d'excellens conseils; Jules en a donc be- » soin? Sous quel rapport? serait-il encore » étourdi? Simonet ne s'explique pas. »

— 5 Aout.

« L'ami de mon frère joint à des manières » parfaites une foule de talens d'agrément! » Il peint; je voudrais bien voir ses paysa-

» ges!... Il est brun et de taille moyenne!...
» Je n'ai osé demander s'il était bien fait;
» j'ai eu peur de passer pour curieuse. »

— 6 Aout.

« Que l'abbé m'intéresse par ses récits! Il
» vient de me raconter le *Théâtre-Français,*
» *l'Opéra, le Louvre,* et les merveilles de
» Paris! Mon frère jouit de tout cela; mon
» frère reçoit la société la plus brillante; il
» cultive les arts, il fréquente les artistes!...
» De plus, il a un ami, un ami du plus rare
» mérite, un ami qui sait l'entendre, qui
» partage ses joies et ses peines..... Qu'il est
» heureux! »

— 7 Aout.

« M. Simonet n'a plus qu'un jour à me
» donner; il reçoit à l'instant une lettre qui

» le rappelle. Comme il va me manquer! » Je m'étais déjà fait une douce habitude de » le voir. J'avais, depuis qu'il est ici, des » jours si pleins, un sommeil si paisible!... » Au salon, dans le jardin, sur les bords de » la mer, nous étions constamment ensem- » ble. Je l'écoutais avec avidité; car il me » parlait toujours de mon frère et de son » ami. Il est très-lié aussi avec M. Victor! » Il lui rend justice, il le loue avec une cha- » leur qui fait plaisir!... C'est, en effet, un » si charmant jeune homme que l'ami de » mon frère! Un air si spirituel, une figure » si douce, tant de talens!... Et puis com- » ment ne pas l'aimer? il est si bon pour » Jules! »

— 9 Aout.

« Simonet est parti! Il me semble que » mon frère m'a quittée une seconde fois. »

— 11 Aout.

« Je suspens ici mes notes. Que pourrais-je » y mettre à présent ? Ma vie est si vide, si » tristement monotone !..... La nuit, je ne » dors plus, et je passe mes jours à errer sur » la plage et à pleurer !... Ma vieille cousine » me croit folle, les villageois me croient » malade ; hélas ! je ne suis qu'affligée ; mais » je le suis jusqu'au fond du cœur. Ni pré- » sent, ni avenir ; et je n'ai pas vingt ans !

» Malheureuse Sara !... seule, toujours » seule !... Personne pour me sourire, per- » sonne à qui parler de tout ce qui m'est » cher ! »

Suite du Manuscrit.

— 15 Février 1809.

« Je m'étonnais de son silence, et je l'ac-
» cusais tout bas; que j'étais injuste! Le
» malheureux abbé n'est plus! J'ai perdu
» mon plus vieil ami, le seul homme qui ait
» eu pitié de moi et m'ait visitée dans ma

» solitude! Bon Simonet! reçois mes excuses » et mes larmes! Je n'ai eu, dans ma vie, » qu'un rayon de bonheur, et c'est pendant » le peu de jours que tu as passés près de » moi!

» Ce triste événement, comment l'ai-je » appris? Comme tout le monde, par un bil- » let imprimé!... Si la douleur laissait place, » en mon ame, à un autre sentiment, je me » livrerais peut-être au dépit. Quoi! pas un » mot, pas un souvenir! Ah! mon frère! » mon frère!... »

— 25 Mars.

« Joie inespérée! Jules m'écrit, Jules me » réclame; que j'avais mal jugé son cœur! » Des motifs graves ont pu seuls le décider » à me tenir éloignée; et la preuve, c'est

» qu'il me rappelle. Heureuse Sara! Demain » je pars, demain je renais au bonheur! »

— 26 Mars.

« La voiture est prête, et la bonne vieille » m'attend.

» Adieu, sombre manoir! adieu, landes, » genêts, bruyères! Adieu, villageois gros- » siers et chevelus!... Je ne vous en veux » plus, je vais vous quitter. »

— Évreux, 29 Mars, 6 heures du soir.

« Je n'ai pu dîner, tant le cœur me bat » fort. Quoi! dans quelques heures, je vais » être à Paris!... Jules, mon cher Jules, toi, » mon seul protecteur, toi, le compagnon » de mon premier âge, je pourrai donc te

» serrer dans mes bras! Ah! j'en meurs d'im-
» patience!...

» Je verrai aussi l'ami de mon frère! »

— 1er Avril.

« Jules m'est rendu; il m'a pressée contre
» son cœur! Je n'ose croire à tant de féli-
» cité. Est-il bien vrai? Je serai avec lui
» demain, après-demain, toujours!... C'est
» trop de joie pour la pauvre Sara!...

» Il vient de m'installer dans mon petit
» appartement, de me donner le baiser du
» soir. Adieu, mon frère, adieu, le meil-
» leur des amis! Je ne dormirai pas; mais
» je sais à qui penser. »

— 2 Avril, 9 heures du matin.

« Je viens d'aller souhaiter le bonjour à
» Jules; il est encore tout seul!... »

— Même jour, à midi.

« Je l'ai vu! il vient de passer sous mes » fenêtres, en allant chez Jules... Comme il » est bien! quel air gracieux et doux!.... Il » est un peu plus grand et un peu moins » brun que je ne croyais! »

— 3 Avril.

« Jules vient de m'appeler; il m'a dit en » confidence qu'il avait un mari pour moi. » Je n'ai osé demander le nom... si c'était » lui! »

— 4 Avril.

« C'est lui!... mon frère vient de me l'ap- » prendre; oui, c'est lui qu'il me destine! il » va, dans un moment, lui proposer ma main. » Trop heureuse Sara!... Mon Dieu, viens à

» mon secours, et soutiens-moi contre tant » de joie! »

— 5 Avril.

« Où trouver des mots pour exprimer ma » douleur? Mon espoir est détruit, ma vie » éteinte ; il a refusé!... Hier, hier encore, » j'étais dans l'ivresse; je me voyais triom- » phante, adorée; je me voyais sa compagne. » Rêves enchanteurs, qu'êtes-vous devenus? » il a refusé!... Comment résister aux émo- » tions qui m'accablent? Mon pauvre cœur » est brisé, ma tête perdue. Tout m'est » odieux, tout me blesse; je n'ai qu'à mou- » rir. Il a refusé!... »

— 8 Avril.

« Un seul coup me manquait, et je le re- » çois. Quel terrible aveu Jules vient de me

» faire ! Son patrimoine réduit des trois » quarts, le reste compromis ; pauvre frère ! » Et je ne possède rien au monde, et je ne » puis le secourir ! »

— 9 Avril.

« Je le puis !... son sort est, dit-on, entre » mes mains : un mariage le sauverait... Me » marier, grand Dieu ! La triste Sara peut- » elle offrir un cœur déchiré, flétri, et qui » ne lui appartient pas ? Me marier ? jamais, » jamais !... »

— 10 Avril.

« On me poursuit, on redouble d'instan- » ces. Mon frère est plus compromis que je » ne croyais. On vient de me l'avouer, les » *saisies* le menacent de toutes parts, et sa li- » berté est exposée. Cruelle alternative ! Jules

» en prison ou Sara malheureuse!..... Ah!
» mon choix ne sera pas douteux. »

— 11 Avril.

« J'ai cédé, j'ai tout promis, sans même de-
» mander le nom de celui à qui je dois appar-
» tenir. Que m'importe, en effet, le nom, la
» personne? Ma vie désormais est une longue
» mort. Tâchons d'anoblir le sacrifice, et
» puisque mon bonheur est impossible, con-
» tribuons à celui de mon frère. »

— 12 Avril.

« Je viens de voir celui à qui l'on me des-
» tine; ô mon frère, combien il faut vous
» aimer! »

— 15 Avril.

« C'est aujourd'hui, ce matin, dans une

» heure! L'autel est prêt, on m'attend, on
» m'appelle, j'entends arriver Jules ! . .
» Je vais jurer de n'être pas à Victor ! . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Fin du Manuscrit.

— 1er Juin, 11 heures du matin.

« Où suis-je, et que s'est-il donc passé ?
» Je me vois environnée d'hommes noirs, de
» breuvages, de figures sinistres !... J'ai été,

» à ce qu'il paraît, long-tems malade. Je le » suis encore; j'ai peine à me soulever dans » mon lit.

» On m'a permis d'écrire et défendu de » parler... Essayons de me souvenir!... En » recueillant mes idées, je crois me rappeler » des songes effrayans!... Mais non, ce ne » sont pas des songes! je suis... je suis ma- » riée!... Mariée! et ce n'est point à lui!... » Mariée! je succombe!... »

— Même jour, midi.

« Ma défaillance n'a pas été longue; mais » elle a amené pour moi une révélation. » Croyant n'être pas entendus, mes gardes » se sont dit tout bas qu'hier à six heures,

» j'avais eu l'accès de fièvre le plus violent,
» qu'aujourd'hui la crise devait être décisive, et que probablement ce serait la dernière...

» Oh! tant mieux! je suis lasse de la vie,
» depuis que j'ai recouvré la mémoire. »

— Même jour, 5 heures.

« Je sens la fièvre arriver, le frisson parcourt tous mes membres... Si je pouvais
» mourir! »

— Même jour, 5 heures et demie.

« La crise est commencée, et je viens de
» recommander mon ame à Dieu. Mais avant

» d'aller plus loin, je dois écrire mes dernières dispositions :

TESTAMENT DE SARA.

« Jules est tout pour moi, par le sang et
» par l'affection. La loi lui donne ce que je
» possède; mais n'importe, je veux le lui
» donner encore. Je veux qu'il le tienne, non
» de la loi, mais de ma tendresse. Je lui lègue, en conséquence, et mon mobilier, et
» mes diamans et le peu qui me reste de ma
» dot. Si, par malheur, je lui survivais (ce
» dont le ciel me préserve!), je lègue tout à
» celui... que je n'ose nommer. »

— 6 heures.

« Je sens une chaleur brûlante, mes idées

» se troublent, ma main s'appesantit. Je m'ar-
» rête... Un dernier mot! Ces notes sont
» destinées à mon frère; si je succombe, je
» demande instamment qu'elles lui soient
» transmises après ma mort. »

SARA.

Les notes viennent d'être transmises !

GUSTAVE.

XXIV

RÉVÉLATIONS SUR SARA. — REGRETS DU MALHEUREUX VICTOR.

J'étais là quand Victor reçut cette dépêche. Il rougit et pâlit en la lisant ; il passa par toutes les sensations d'étonnement, de

pitié, d'espoir et de crainte, que ce naïf et douloureux écrit pouvait faire naître. L'aveu qui s'y trouvait, le frappa surtout. Un pareil sentiment, ainsi découvert par celui qui l'inspire, le saisit par tous les points, et enflamme nécessairement un cœur qui n'est pas pris. C'est dans des circonstances à peu près semblables, que Louis XIV apprit la passion de Lavalière; et qu'avant de la connaître, il l'avait payée de retour.

Il n'en pouvait être ainsi de notre ami Victor; néanmoins, il ressentit une bien vive émotion. Il vit, avec intérêt, se dévoiler cette ame si candide; avec attendrissement, l'amour y germer, se développer, s'accroître, à l'insu même de celle qui l'éprouvait. Il regretta le *refus*, déplora le *mariage* et s'ef-

fraya de la *maladie*. Puis, quand il fut arrivé à ces funestes paroles : *Les notes viennent d'être transmises !* un cri de désespoir s'échappa de sa poitrine. — Morte ! morte ! s'écria-t-il, et il resta quelques minutes dans un muet accablement.

Comme il avait lu tout haut, et que c'était tout haut qu'il se lamentait, je pouvais suivre ses impressions, et prendre part à toutes les phases de son anxiété. Après un court silence, il s'aperçut que j'étais là, et s'avança vers moi : —Concevez-vous, dit-il, combien je dois souffrir ? Elle était la sœur de mon ami ; je lui étais cher, et c'est moi qui l'ai tuée ! Une femme si douce, une si angélique créature ! Et pourtant j'ai fait mon devoir ; mon cœur était plein d'une autre.

Ah ! pourquoi l'ai-je connue si tard ? pourquoi n'est - ce pas elle que j'ai vue la première ?

— *Et si c'était elle?* m'écriai-je..... Il me regarda d'un air effaré, et s'approchant de moi rapidement : —Parlez, monsieur! éclairez-moi, par pitié, éclairez-moi!—Eh bien! oui, répondis-je en lui montrant une lettre que je tenais dans mes mains, oui, je sais tout, et je me suis trop avancé pour ne pas tout vous dire. Celle dont j'ai fait le portrait, celle que vous aimiez, que vous avez repoussée, était la sœur de votre ami, mademoiselle Sara de Saint-Fresne!.....

A ces mots, le malheureux jeune homme demeura sans mouvement, sans idées, sans voix. Il me regardait d'un œil fixe et étonné;

ses lèvres frémissaient, ses joues étaient livides, et un moment je craignis pour sa raison. Quand il recouvra la parole, il me demanda instamment de répéter ce que je venais de lui dire. Je le fis, et je m'aperçus, en terminant, qu'il ne m'avait point écouté. Peu à peu, néanmoins, sa tête se calma, et ses facultés lui revinrent. Il voulut alors des détails nouveaux sur elle, sur son caractère. —Hélas! lui répondis-je, le *journal*, qui vous a été communiqué, vous en apprend plus mille fois que je ne pourrais faire. Je l'ai fort peu connue. Dans un voyage d'artiste sur les côtes de l'Ouest, je remarquai, l'an dernier, le vieux château qu'habitait sa parente, et j'y reçus l'hospitalité. L'aspect de mademoiselle de Saint-Fresne m'inspira naturellement le désir de la peindre. J'en fis la

proposition ; elle y consentit, et je passai quinze jours à la voir et à l'entendre. Voilà nos rapports, voilà mes souvenirs.

Peu satisfait de ces renseignemens, qu'à dessein je rendais très-vagues, Victor m'en demanda d'autres sur une foule de points. Chacune de mes réponses était un éloge de la jeune femme. Il accueillait d'abord cet éloge avec ivresse ; puis s'affligeant bientôt de ce qui l'avait charmé : — Assez ! disait-il, assez ! A quoi servent ces louanges? A me percer le cœur, puisqu'elle n'est plus..... Un moment après, il me pressait de questions nouvelles, et je lui adressais de nouvelles réponses, qui tour à tour encore faisaient sa joie et son désespoir.

Cette conversation pénible se prolongea

beaucoup trop pour Victor et surtout pour moi. Je n'avais pas, comme lui, l'âge et la passion pour me soutenir ; et, quoique simple témoin, je prenais à cette scène une part très-active. Je n'ai jamais rencontré un homme plus bouillant que lui. La multiplicité de ses idées égalait celle de ses sensations ; elles se succédaient, s'entrechoquaient avec une effrayante rapidité. Tantôt, il refusait d'ajouter foi à son malheur, et déclarait les faits controuvés. *Elle est vivante ! elle est libre !* s'écriait-il ; et il se livrait aux éclats de la joie la plus folle. Tantôt, les yeux mornes et le front baissé vers la terre, il croyait à la catastrophe, et s'en faisait redire minutieusement les détails. Ce qu'il tenait surtout à savoir, c'était le nom du mari, c'étaient les circonstances du mariage. Mais le tems n'é-

tait pas venu encore, et je me déclarai hors d'état de le satisfaire. — Pour mon compte, lui dis-je, je n'ai reçu qu'une lettre extrêmement brève, et vous voyez que vos *notes* aussi se taisent complètement à cet égard.

Soit qu'il crût à ma sincérité, soit qu'il en doutât, cette réponse l'affligea beaucoup. Pour tempérer sa curiosité, j'essayai de lui faire comprendre qu'elle ne pourrait avoir de résultats bien satisfaisans pour lui, et que, vu la nature du dénouement, il valait mieux ne pas connaître les incidens qui l'avaient précédé. Vains efforts! les grandes douleurs cherchent à s'alimenter, à s'étendre, et Victor n'était heureux que lorsqu'il trouvait un sujet de s'affliger.

Par bonheur, je fus dispensé de lui rendre

le triste service qu'il réclamait de moi. Une lettre de Paris, arrivée le lendemain, satisfit son avide impatience, et vint, par des faits nouveaux, éclaircir le passé et préparer l'avenir.

XXV

NOUVELLES RÉVÉLATIONS. — L'ANÉVRISME.

Paris, ce 4 Septembre 1809.

M. Victor Laforêt, à Sommessous, par Châlons-sur-Marne.

« Monsieur et cher bienfaiteur,

» Vous m'avez chargé de traiter avec les
» créanciers de M. de Saint-Fresne, et auto-

» risé à ne reculer devant aucun sacrifice » pour rendre son retour à Paris possible, et » conserver son honneur. Je m'empresse de » vous faire connaître le résultat de mes dé- » marches.

» La situation de votre ami était plus grave » que vous ne pensiez. En proie, depuis quel- » ques années, aux spéculateurs, aux usu- » riers et aux fripons, il croyait se sauver » par des emprunts et par des entreprises, et » ne comblait un vide qu'en créant un vide » plus grand. A force de multiplier ces opé- » rations malencontreuses, il a si bien fait » que les débris de son immense patrimoine » ont été absorbés et au-delà. Pour suffire à » ses engagemens, il a fallu recourir à la fai- » ble dot de sa sœur, et au capital qu'elle

» tenait de son mari. En compensant ainsi le
» passif par l'actif, l'honneur est intact et la
» *balance* zéro. Voilà ce que j'ai pu, voilà
» ce que j'ai fait, mon cher maître. Tout est
» arrangé depuis trois jours, et M. de Saint-
» Fresne arrive ce soir à Paris.

» Je vais maintenant, si vous le permettez,
» aborder un sujet plus intéressant et plus
» douloureux. Ce sujet m'était interdit hier
» encore, mais vos médecins vous croient
» aujourd'hui capable de supporter les émo-
» tions qu'il peut vous donner.

» J'étais dans votre cabinet quand vous
» repoussâtes les propositions de M. d'Alin-
» court, et qu'il s'éloigna en disant : *Je sais*
» *à présent ce que j'ai à faire !*... Ces pa-
» roles mystérieuses furent suivies de résul-

» tats que votre refroidissement avec M. Jules
» vous empêcha d'apprendre à cette époque.
» Ces résultats, les voici. Profondément af-
» fligé de voir échouer un plan de mariage,
» qui lui fournissait l'occasion d'être délica-
» tement généreux vis-à-vis de mademoiselle
» Sara, M. d'Alincourt ne renonça point
» pourtant à ses bienveillantes intentions pour
» elle. — Puisque ce mariage n'a pas lieu,
» pensa-t-il alors, il n'existe qu'une manière
» convenable de lui faire agréer ma fortune,
» c'est de l'épouser moi-même. Mais quel
» triste cadeau pour une enfant de cet âge,
» qu'un homme atteint, comme moi, d'une
» vieillesse anticipée !... A force d'y réfléchir,
» il trouva le moyen de tout concilier. L'a-
» névrisme dont je suis frappé, dit-il, doit
» avoir une fin assez prochaine ; si je combi-

» nais les deux événemens ? De cette manière,
» la pauvre jeune fille ne paiera pas le bon-
» heur trop cher : *je serai son mari le moins*
» *long-tems possible ; je ne veux pas même*
» *qu'elle s'en souvienne*... Ce projet arrêté,
» il consulta ses médecins, et, d'après leur
» réponse, forma sur-le-champ sa demande
» en mariage. Mademoiselle de Saint-Fresne
» hésita un moment en recevant cette propo-
» sition, puis elle accepta dans l'intérêt de son
» frère. Le contrat fut dressé, les bans publiés,
» les formalités abrégées, et la bénédiction
» nuptiale eut lieu, vous le savez, à St-Roch.
» Un incident, que sans doute vous n'avez
» point oublié non plus, vint couronner cette
» triste cérémonie !... Cet incident, bientôt
» expliqué, puisqu'on vous reconnut, affecta
» cruellement les deux époux, principale-

» ment M. d'Alincourt, à qui, dans son état
» de santé, toute impression vive était fu-
» neste. Celle-ci eut des suites terribles;
» le bon vieillard mourut en quittant l'au-
» tel.... Ainsi se réalisa sa triste prophétie :
» *Je serai son mari le moins long-tems pos-*
» *sible; je ne veux pas même qu'elle s'en*
» *souvienne.*

» Cher bienfaiteur, connaissant votre atta-
» chement pour ce digne homme, je vous
» ai jusqu'ici caché sa mort ; mais comme
» vous ne pouvez l'ignorer long-tems, votre
» prochain retour m'a décidé à tout vous dire.
» J'ai pensé que l'éloignement pourrait adou-
» cir un peu le coup que j'avais à vous porter.

» Agréez, etc. »

GUSTAVE.

Victor regretta amèrement le respectable vieillard, qu'il n'avait connu que par ses bienfaits, et dont, sans le vouloir, il avait abrégé les jours. Mais, après avoir donné les premiers instans à la douleur, comme une tête active a nécessairement toutes les pensées qu'un sujet inspire, il ne put s'empêcher de songer que cette mort venait de laisser libre la personne qu'il avait tant aimée. Cette idée ne fit que traverser son esprit, et fut repoussée par lui aussitôt qu'aperçue. Un moment après, elle se représenta et fut chassée encore. Puis, comme toutes les réflexions qui ont un côté agréable, elle s'offrit de nouveau, et devint maîtresse de la place. Laforêt s'y livra, s'y complut, et il lui échappa de s'écrier : — Elle était veuve ; pourquoi n'existe-t-elle plus?

—*Et si elle existait encore?*... répondis-je. L'éclair n'est pas plus prompt que le mouvement de Victor. Je n'avais pas fini, qu'il était devant moi, me pressant les deux mains, m'interrogeant des yeux, de la voix et du cœur. Je ne me fis pas prier. En retardant les confidences, je n'avais eu qu'un but, celui de ménager ses émotions. N'en voyant plus que de douces à lui donner, je m'y résignai de bonne grâce. Je lui appris donc qu'un évanouissement de deux heures, qui avait fait croire à la mort de Sara, avait amené pour elle une crise salutaire, et qu'elle entrait actuellement en convalescence.

—Paris! Paris! tel fut son mot, telle fut sa pensée; et, en un instant, tout fut disposé pour le voyage. Pendant les préparatifs, nous

combinâmes ensemble un petit complot, dans lequel je devais jouer un des principaux rôles, et dont on verra l'exécution dans le prochain chapitre.

XXVI

VOYAGE. — CONSPIRATION. — DÉNOUEMENT.

Je n'essaierai pas de décrire la première entrevue des deux amans. Doués tous deux de l'organisation la plus nerveuse, ils avaient passé tous deux par la série d'événemens qui développent les grandes passions; ils avaient

rencontré les obstacles, subi les contrariétés, éprouvé les angoisses qui exaltent les imaginations vives et préparent aux fortes sensations. Aussi, les leurs furent extrêmes; elles n'eurent de limites que celles que la nature a posées aux forces humaines. Après un muet saisissement et un frisson de bonheur, qu'aucun langage humain ne peut rendre, Victor tomba aux genoux de sa fiancée, et lui dit avec ardeur : — S'il est vrai qu'on n'apprécie un trésor qu'en raison des désirs qu'il a fait naître et des peines qu'il a coûtées, je dois être et je suis le plus heureux des hommes!... Cette chaleureuse déclaration fut suivie de soupirs entrecoupés, de paroles sans suite, et de regards plus éloquens que les paroles. Heureusement les médecins, dans l'intérêt de la malade, avaient eu soin de borner d'a-

vance la durée de cet entretien. Il fut très-court; et à peine était-il terminé, que Laforêt partit pour la Suisse et l'Italie. Il les parcourut pendant quelques mois, et ne revint en France qu'à l'époque où les lois permettent de contracter une seconde union....

Peu d'heures après la célébration, un élégant *coupé* et une brillante calèche glissaient rapidement sur la route d'Allemagne. C'est vers les Vosges que se dirigeaient les voyageurs; c'est à Plombières qu'ils allaient fuir Paris!

Quand on s'est passionné de loin l'un pour l'autre, quand on se connaît beaucoup et qu'on ne s'est jamais vu, on tient naturellement à être seuls. On veut se juger, se regarder, s'entendre; on veut vérifier ce que

l'on sait. Telle était la position respective de M. et madame Laforêt. C'est dans l'absence que leur imagination avait pris feu, dans l'isolement qu'était né leur enthousiasme; ils s'étaient à peine vus, ne s'étaient jamais parlé, et ne s'aimaient que sur oui-dire. On devine aisément que le *coupé* était pour eux... Ce premier tête-à-tête eut un agrément tout particulier. Ils étaient heureux de se découvrir l'un à l'autre les qualités diverses qu'ils s'étaient l'un à l'autre attribuées. Ce qu'ils avaient appris, ce qu'ils avaient rêvé, il leur était doux de le trouver réel. Que cet examen fut touchant! que cette étude avait de charmes! Les questions se pressaient, les réponses se croisaient, les haleines se confondaient. Dans cette intimité si désirée et si tendre, les paroles ne suffisaient pas à la

pensée, les ames au bonheur ; et l'on traversa Châlons, avant de savoir qu'on avait quitté Paris.

Parmi les confidences que Victor reçut de Sara, il en est une qui le frappa surtout. Elle lui raconta que, dans son enfance, elle avait fait avec son frère un voyage en Champagne, pour visiter une terre qu'il y possédait. Quoique extrêmement jeune alors, elle s'imaginait maintenant reconnaître les lieux, les villages et même la grande route qu'elle parcourait. Ce souvenir de Sara réveilla dans Victor des soupçons qu'il avait eus déjà, et servit à lui expliquer des détails jusque-là inexplicables. Il se garda bien néanmoins de rien témoigner; il aimait mieux tout dire à la fois. Les sujets de conversation ne leur

manquaient pas d'ailleurs. Ils oublièrent bientôt que Jules les suivait dans la calèche, avec madame Laforêt et Gustave; ils oublièrent enfin qu'ils n'étaient pas seuls au monde.

Heureusement, pour réaliser la petite conspiration que nous avions faite ensemble, il n'était plus besoin du concours de Victor. J'étais venu à Arcis, suivant nos conventions; je disposais tout, je veillais pour lui. Au jour et au moment fixés, mes postes étaient pris, mes estafettes distribuées, et j'attendais de pied ferme le dénouement. Outre le plaisir que je me promettais d'avance de la surprise de ces chers enfans, je m'amusais, je l'avoue, des détails de l'exécution. Je riais de me voir, moi, personnage à cheveux blancs, parodier gravement les romans modernes, et donner

une centième édition des accidens burlesques, dont ils sont remplis pour l'édification des ames tendres.

Les heures étaient habilement calculées, de manière qu'au sortir de Châlons la nuit survint. Le cocher, qui avait ses instructions, prit alors la traverse sans que personne s'en aperçût; on marcha quelque tems dans la même direction, et déjà la nuit était avancée, lorsqu'un événement vint effrayer les voyageurs du coupé et terminer l'amoureux tête-à-tête.

En vertu d'ordres précis exécutés à point nommé, au détour d'un petit bois et à proximité d'un village, qu'à la clarté de la lune, Sara croyait reconnaître encore, tout-à-coup une roue se détache; et le *coupé*, qui allait au

pas des chevaux, verse mollement sur des monceaux de sable. Aux cris des époux, la seconde voiture s'arrête! Des paysans, qui, par mégarde sans doute, se trouvaient sur le chemin à une heure après minuit, arrivent alors en habits de fête, et offrent leurs services aux Parisiens épouvantés. Grâce à eux, la voiture se relève et chacun se rassure. Mais voyez quelle disgrâce! il fallait réparer la roue, et le charron déclare qu'elle ne pourra être en état avant le lendemain.

On se lamentait de ce retard et on ne savait que résoudre, lorsque, par bonheur, un des paysans fit observer qu'il existait, précisément à deux pas, un superbe château et un châtelain hospitalier, comme il s'en trouve dans tous les romans. Le villageois propose

obligeamment d'y conduire nos voyageurs; ils acceptent, les voilà partis.

Ils marchent dans l'obscurité et se dirigent gaîment vers le vieux donjon. Arrivés au bord des fossés et à la façade, quelle est leur surprise! l'habitation est complètement illuminée, et un grand mouvement a lieu dans les cours et dans les jardins. On s'arrête à cet aspect, on se demande ce que l'on doit faire. Après un moment d'hésitation, on poursuit sa route; maîtres et serviteurs s'avancent sous la protection du guide silencieux. Tout semblait propre à les étonner, tout attirait leur attention par le mystère. Des flambeaux les éclairaient, des valets en livrée les attendaient rangés sous le vestibule. Au bas de l'escalier, je me présente moi-même pour

les recevoir!... Ma figure radieuse les surprend beaucoup; je me félicite, en les abordant, de pouvoir offrir l'hospitalité à d'aussi aimables voyageurs. Ils essaient de me répondre, et ne font que balbutier des mots sans suite. J'offre le bras à la jeune madame Laforêt; elle accepte, on entre, on traverse une série de pièces fraîchement décorées, et on s'assied dans le plus élégant salon. Étonnés de ce qu'ils voyaient, le frère et la sœur regardaient les appartemens et se regardaient tour à tour. Ils n'osaient se communiquer leurs doutes, ils étaient confus, attendris. Faut-il en dire la cause? Dans ce vieux château, ils avaient reconnu le domaine de leurs pères!

Un petit incident vint mettre un terme à

leur anxiété et à l'embarras de tout le monde; on m'annonça que j'étais servi... Nous nous mettons à table; chacun s'anime et cause, chacun se livre gaîment au plaisir, excepté Saint-Fresne et Sara, dont la surprise augmente de plus en plus, et devient graduellement de la tristesse.

A la fin du souper, par un coup de théâtre savamment calculé, le notaire du lieu arrive. Il entre en se glissant par la porte entr'ouverte, et remet silencieusement à Laforêt des papiers que ce dernier transmet silencieusement à son beau-frère.

Saint-Fresne lit, pâlit, laisse tomber le cahier et devient tout tremblant..... — Eh quoi! dit-il enfin, après s'être un peu calmé,

eh quoi! mon cher Victor, vous me donnez cette propriété?...

— Non, mon ami, je vous la restitue; c'est votre pièce d'or qui s'est multipliée!...

XXVII

ÉPILOGUE.

Ainsi finit le récit du peintre.

L'auditoire éclairé auquel il s'adressait, avait écouté religieusement ce parallèle en action des plaisirs de Victor et des tribula-

tions de son ami. On sait les avantages de l'exemple sur la parole : quand ce sont les faits qui enseignent, la moralité est toujours acceptée, et la persuasion a lieu sans que l'auteur la réclame. C'est ce qui arriva dans cette circonstance. Tout le monde fut de l'avis du narrateur, excepté deux ou trois personnes, qui avaient exprimé tout haut un avis contraire avant la narration.

La conversation s'établit sur l'idée qui préside à la rédaction de cette simple histoire. On reconnut généralement que c'était une vérité pratique, qui, comme toutes les autres, admettait des exceptions. On s'accorda ensuite sur ce point, que, dans un siècle civilisé, il n'y avait de guerre raisonnable que celle du travail contre la paresse, d'expro-

priation permise que celle de l'incapacité par l'aptitude. Et certes, ajouta quelqu'un, ceux qui ont, font assez beau jeu à ceux qui n'ont pas !

Après avoir ainsi jugé cet opuscule, on pensa que, dans un pays où les hommes qui possèdent, ont été mis au ban des hommes qui ne possèdent point, il pouvait être utile de publier un pareil écrit ; et on engagea l'artiste homme de lettres à le faire paraitre.

Il y consentit, et le livra à l'impression, en le terminant par cette pensée paradoxale, mais vraie :

« Sous un régime de liberté, où toutes les industries sont accessibles, il y a, dans l'in-

térêt du bonheur, beaucoup d'avantage à naître pauvre. Placé au bas de l'échelle, on ne peut que monter; placé en haut, on ne peut que descendre. »

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

